JAB 1018 Lausanne 18
Annoncer les rectifications d'adresse

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

111

18 février 2006
paraît six fois par an
dix-neuvième année

«Strč prst skrz krk!»

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Westlake District

Donald Westlake
Motus et bouche cousue
Traduit de l'américain par Doug Headline
Rivages, octobre 2005, 233 p., Frs 34.90

Systématiquement armés d'humour et de finesse des portraits humains, les romans que Westlake signe Westlake (car il recourt à divers pseudonymes, dont le célèbre Richard Stark) sont de deux ordres, ceux qui dénoncent l'air de rien des injustices sociales (tel le poignant *Couperet*, même éditeur, dont Costa-Gavras a tiré un film) et ceux, profiliques, qui mettent en scène depuis des décennies l'ingénieux et malheureux cambrioleur Dortmunder.

Motus et bouche cousue relève du genre «cambriolage», et son héros, Francis Meehan, rassemble bien des caractéristiques de Dortmunder. Chez lui aussi, débrouillardise et esprit de clan se conjuguent dans le but de commettre des forfaits insensés. Meehan est en outre doté d'un regard acide sur le monde tel qu'il va, ou tel qu'il pourrait aller mieux.

La ressemblance s'arrête là. Les romans-Dortmunder s'ouvrent par un prologue façon James Bond, avec un vol spectaculaire. Le héros est de surcroît libre de ses choix délictueux. Ce ne sera pas le cas de Meehan. On prend contact avec lui alors qu'il se trouve en prison, pas n'importe laquelle, une prison fédérale, où la surveillance est des plus sévères. Persuadé de braquer un camion banalisé contenant du matériel informatique, il s'était emparé de plis postaux recommandés. Il s'agit d'un délit fédéral, la peine encourue est lourde.

Se voyant incarcéré pour longtemps, ses requêtes de libération rejetées, prêt à rédiger un manuel d'observation de la vie carcérale et à formaliser son traité des *«dix mille règles»* que se doit d'appliquer tout cambrioleur qualifié, ainsi celle de *«ne pas attirer l'attention sur soi»*, Meehan a la surprise d'entendre son avocat, tout de l'apparence du commis d'office, lui proposer un marché.

La commande émane d'un milieu des plus formellement respectables, le comité de campagne chargé de la réélection du Président des États-Unis. Rien n'indiffère davantage Meehan que les choses de la politique, mais a-t-il le choix?

Le marché que lui proposent ses employeurs, qui *«manient la ruse avec autant d'aisance qu'un porte-avions faisant demi-tour en mer»*, semble tentant. L'*«Autre Camp»* est en possession d'une vidéo dans laquelle le Président commet des confessions qui pourraient compromettre sa réélection, ce qui mettrait en péril l'assouvissement de bien des convoitises. Il faut récupérer cette cassette, et vite, car sa diffusion se ferait peu de jours avant le scrutin. Lequel approche.

Des perspectives d'atténuation de sa peine s'offrent à Meehan, selon une étrange procédure: il lui suffira de convaincre le tribunal, on l'y aidera, qu'il était mineur au moment du vol du camion postal! Mais Meehan a le sens du concret: qu'y a-t-il à voler de plus que les bandes vidéos dans le lieu où elles sont entreposées? Des objets dont il pourrait tirer profit financièrement. Or il y en a. Une collection d'armes anciennes est également à portée de main, qu'il s'agira de fourguer, paradoxe pour notre homme qui ne croit pas à l'usage des armes, pour lui-même du moins. Un cambrioleur de métier a cependant des principes qu'il convient de voir respectés.

Reste à mettre les choses en œuvre, ce qui comme toujours chez Westlake constitue l'essentiel du suspense, davantage que le dénouement. Cela permet un passage en revue drôle, mais pas seulement, des mœurs politiques et des principes judiciaires de la plus grande démocratie du monde. Un porte-avions manque certes d'aisance. Mais il avance. Que les esprits futés à la Meehan y prennent garde. *(G. M.)*

Devenir de la Suisse

Soudain déplacement du fossé linguistique

Delémont / Ste-Croix / Avenches

Semaine de projet de l'autre côté du «Röstigraben»

Afin d'améliorer les connaissances linguistiques de vos élèves pendant leur séjour chez nous, nous avons aménagé

A côté des cours, un voyage-découvertes en Suisse romande est prévu durant un après-midi. Les écoliers auront ainsi

***MyHostelNews*, septembre-octobre-novembre 2005**

Grand Prix du Maire de Champignac 2005

Résultats officiels
et discours prononcés en pages 8-9

LA DISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1018 Lausanne 18
•
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
•
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Arnaud Balmain Couthard
Georges Behave
Charles Chopin
Sous-Commandant Dourakine
Suétone de Fustanges
Martial Küssek
Matthieu Leimgruber
Oncle Maggi
Gil Meyer
Henry Meyer
S.-M. Oehr
Vivette Perret
Paul Petchi
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Jean-Pierre Tabin
Monique Théraulaz
Œil de Vache

Orphelin hébergé:
Jérôme Meizoz

Erik Emptaz
La malédiction de la Méduse
Grasset, 2005, 296 p., Frs 40.50

C'est un point minuscule sur l'horizon du célèbre tableau de Géricault, vers lequel convergent les regards des naufragés encore plus ou moins valides: le navire *L'Argus* a-t-il aperçu le radeau ou s'éloigne-t-il? La péripétie, au travers d'un fort agrandissement, sert de couverture au livre d'Éric Emptaz.

Sans lyrisme excessif, dans un récit au présent, le plus souvent servi par le survivant Jean Baptiste Savigny, *«chirurgien surnuméraire de troisième classe»*, l'auteur nous relate de manière très vivante le drame de *La Méduse*. On pourrait croire que tout *suspense* est évacué dès le départ, tant la trame est connue de tous. Pourtant, la lâcheté et le mépris qui ont présidé à la tragédie surprennent le lecteur à chaque page. Née d'un échouage facilement évitable, pas si loin des côtes, en présence de moyens suffisants pour l'éviter, cette catastrophe ne doit rien aux éléments naturels.

Venant du patron du *Canard enchaîné*, les meilleurs morceaux sont évidemment la description du niveau d'incompétence atteint par le capitaine (l'émigré Hugues de Chaumareys, honnie soit sa mémoire, avait reçu ce commandement par piston familial), la dimension politique de l'affaire (règlement de comptes entre royalistes et ultraroyalistes) et la construction du scandale médiatique (fuite organisée par le ministre de l'Intérieur lui-même). *(J.-F. B.)*

«Il est exclu que la Municipalité accepte des amendements qui péjoreraient les prestations offertes à la population! Ce n'est pas parce que le Canton nous suce que nous devons sucer les autres!»
Éric Voruz, syndic de Morges, in *Journal de Morges*, 28 octobre 2005

«Vous avez fait des études à l'EPFL, que vous avez dû payer de votre poche parce que vous n'aviez pas d'argent.»
Pascal Besnard, journaliste économique, supra RSR1-La Première, 3 novembre 2005, vers 6h55

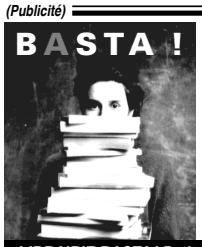
«On verra dans le futur ce que nous réserve l'avenir.»
André Reymond, député UDC-GE supra RSR1-La Première, 13 novembre 2005, vers 18h00

«Ma famille dirige ce mouvement depuis quarante-huit ans. Ne me dites pas que nous ne sommes pas démocratiques.»
Marc-André Houmard, président de Force Démocratique, in *Le Quotidien Jurassien*, 12 septembre 2005

«Et je dirai même que plus la situation s'aggrave, plus la situation est confuse, moins on comprend exactement ce qui se passe.»
Corinne Portier, en direct d'Aulnay-sous-Boy, supra TSR1, 5 novembre 2005, vers 19h55

(À avoir suivi depuis un moment...) Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

(Publicité)



Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: LU fermé,
MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30, SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: LU-JE 8h30-17h30, VE 8h30-17h00

Courrier des lecteurs

Collisions et collusions

Dans votre numéro 107, puis dans votre numéro 109, vous faites paraître des articles, des titres ou des lettres à propos de la mondialisation et des fusions de communes.

Moi qui ne vote pas, moi qui ne m'intéresse pas aux vaches bien gardées et tintinnabulantes de mon voisin, moi qui chante tous les matins sous ma douche et qui ronfle sous ma couette sans déranger personne, je vous le dis: il n'y a aucun rapport.

Lorsque les communes auront gagné leur référendum mais perdu leurs fusions et, plus encore, leurs illusions; lorsque les chiens auront été bagués, lorsque les tambours se seront tus, lorsque les bolets auront séché, lorsque les comptes auront été bouclés, lorsque les matons auront soulevé l'huis, lorsque les étrangers auront été chassés, lorsque les djinns auront péri, lorsque les impôts, tant…

Alors nous verrons ce que nous verrons, car, je le répète, il n'y a aucun rapport.

Marcel Dumont-Prévert,
couvent de Sainte-Catherine, Peney

Rumeur

Je confirme ce que M. Mépfer-Kenzo subodore dans une de ses précédentes lettres: *La Distinction* dérive vers le journalisme à sensation. Ce journal fait désormais dans l'allusion graveleuse, s'adonne à la recherche du scoop et sélectionne l'information de manière biaisée.

Plus grave, d'après ce que m'a dit un ami venu par hasard assister à la dernière cérémonie du prix de Champignac: vos correspondants se livrent d'abord à la dénonciation calomnieuse, puis, je les vois venir, ils vont s'empresser de la retirer lorsqu'ils pourraient être sommés de prouver leurs dires. Ce faisant ils m'ont quand même discrédité.

Comme quoi on peut ne pas exister et avoir quand même raison.

J. R.,
entre Dallas et Saxon

Flacon maritime

C'est avec dépit que je constate que personne n'a jugé bon de répondre à la question intelligente que je posais dans votre courrier des lecteurs du numéro 109. C'est désolant, et signe de la pauvreté des temps et que tout fout le camp. À tout hasard, je relance une bouteille à la mer, et j'y joins mon képi. Je rappelle que ma question était: comment s'appelle la figure de style illustrée par la formule: «la langue est plate lorsqu'on la couche sur le papier.» J'insiste: ce n'est pas une devinette, j'ignore authentiquement la réponse et souhaiterais la connaître.

Restera, après cela, la question: celui qui jette une bouteille à la mer, en qui ou en quoi met-il ses espoirs: la bouteille, la mer ou l'éventuel destinataire final? Mais ce n'est pas une question de rhétorique.

B. C.,
poète et géographe,
homme libre qui chérit
dorénavant la bouteille

Météorologie, la frite de la météorite du journaliste romand

C'est le global warming. Qu'ils disent. Et nous n'avons jamais eu aussi froid. Ceux qui ont réponse à tout prétendent que ce n'est pas illogique. Que le réchauffement de l'atmosphère serait lié à la continentalisation du climat.

Il fut un temps, bien lointain, où vous aviez fait paraître une carte météo. Réagissez que diable, et cessez de le peindre sur la muraille.

Jill Epack,
journaliste émérite

À se ronger les ongles de rage

Votre dernier numéro fait paraître un article de fond consacré au sudoku. Avant de vous lancer dans des sophistications inutiles, vous devriez plutôt penser à ce qui se passe dans l'âme perdue du joueur éperdu: ce jeu ou bien est trop facile ou bien est trop difficile. Soit on arrive les doigts dans le nez à remplir une grille sans faire aucun effort de logique combinatoire, soit on est obligé de la recopier à 2 ou 32 exemplaires, de trouver un truc pour se rappeler les hypothèses successives que l'on a faites –en se munissant par exemple, suprême ridicule, de crayons de couleur– et donc de passer 3 heures à faire une grille que l'on aura dû redéfaire trois fois comme un écheveau graisseux. Jamais vu un jeu aussi peu progressif. De grâce, cessez à tout jamais de nous parler de ce divertissement foireux.

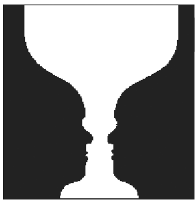
Dr Sue Taillant Tricuni,
Prully

Transports

Billets combinés

COUPE DE L'UEFA • *La formation zurichoise – qui a tardé à réagir – perd face à Dniepropetrovsk, et voit ainsi s'envoler le train des seizièmes de finale*

Le Courrier, 1er décembre 2005



Les dialogues de la boutique politique

Paroles de candidats, candidats de parole

GB et SdF, ensemble: Alors, candidat?

GB: Non

SdF: Oui, bien sûr.

GB et SdF, ensemble: Pour quoi? Pourquoi?

GB: Vous d'abord, répondez!

SdF: Non, d'abord à vous.

GB: D'accord. C'est parce que je n'ai pas besoin d'être candidat pour siéger. Et vous?

SdF: Parce que je n'ai aucune chance d'être élu.

GB: Excusez-moi, mais: candidature tordue ou candidature de tordu?

SdF: Et vous, ne seriez-vous pas un peu pleutre?

GB: Quelle contradiction: vous vous présentez, avec l'intention affichée de ne pas faire ce que vous prétendez aspirer à devenir. C'est piteux.

SdF: Quelle paresse: vous attendez donc que l'on vienne vous chercher, et en plus vous ne vous rendez pas compte des chausse-trappes dans lesquelles vous allez vous retrouver. C'est vaniteux.

GB: Cessons de nous insulter et expliquons-nous. Je vis dans un petit village où tous les citoyens peuvent être assermentés par le préfet pour devenir membres de l'assemblée de commune. Il n'y a pas d'élections au législatif. Personne ne vient me chercher, c'est moi qui décide de me prêter au jeu du pouvoir communal.

SdF: Et bien bon courage. Vous allez éprouver les délices de la démocratie directe, qui bien souvent n'a rien de démocratique. Essayez seulement de vous opposer au budget de votre commune, et vous verrez comment votre cote va chuter dans le village et comment les regards vont se faire torves et les ragots foisonnants.

GB: On verra. Je ne me fais pas beaucoup d'illusion sur ma marge de manœuvre, mais cela m'intéresse de mettre mes idées préconçues à l'épreuve. Vous n'avez guère ce souci, à ce que je vois.

SdF: Que vous dites, car vous n'y comprenez rien. Je vis dans une de ces rares grandes villes où le nombre de candidats est supérieur au nombre d'élus. Avec la manière dont je fais campagne et me présente, je suis sûr de me trouver en toute queue de peloton. Je siégerai peut-être, certes, mais dans deux ou trois ans, lorsque les partis auront épuisé tous leurs «viennent-ensuite» – et encore, celui pour lequel j'ai eu l'intelligence de me porter candidat étant un parti fait de personnes très puritainement scrupuleuses, je peux m'imaginer que les élus ne vont pas vouloir décevoir «leurs» électeurs et souhaiteront rester jusqu'à la fin de la législature.

GB: C'est à n'y rien comprendre. Vous voulez, ou non, vous engager dans la vie publique? Si vous êtes candidat au Conseil de votre commune, vous donnez quand même le signal que vous vous y intéressez.

SdF: Je m'intéresse à faire campagne, mais pas à être élu. Je ne suis guère parlementariste, comme vous le savez peut-être déjà. À la limite, je me serais même présenté à l'exécutif communal, parce que là, j'ai encore plus de chances de me faire entendre pendant la campagne, et encore moins de siéger. D'ailleurs, vous qui êtes si pragmatique et désireux d'œuvrer jour après jour pour la chose publique, pourquoi n'êtes-vous pas candidat à la Municipalité de votre micro-commune.

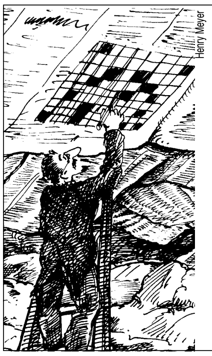
GB: Bonne question, je l'avoue. Parce qu'à côté de la vanité que vous me reprochez, je suis modeste… Les sortants se représentent, et moi, l'urbain pendulaire fraîchement débarqué à la campagne, je ne veux pas troubler le sage ordonnancement qui veut que les autochtones siègent à l'exécutif communal. Je me contente de vouloir apporter une critique constructive à la gestion de la collectivité, tout en sachant que ma contribution risque d'être mince ou mal interprétée.

SdF: Vous allez bien vous ennuyer. Heureusement pour vous qu'un Conseil général ne siège que deux fois l'an.

GB: Perpétuel aigri! Allons boire un punch, cela vous réchauffera, vous qui allez devoir haranguer le chaland durant toute l'hivernale campagne électorale, en lui faisant croire que le grand soir passe par des élections communales.

SdF: Oui, si je tenais celui par qui les élections doivent maintenant se gagner en plein hiver… – tenez, je voterai pour lui, pour le punir.

G. B. & S. d. F.

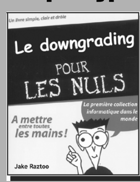


Solution des mots croisés de la page 11

De gauche à droite
1. La Liberté – 2. épuration – 3. merisiers – 4. ares – rude – 5. totales – 6. amère – 7. nées – en – 8. BT – tenrec – 9. lai – stèle – 10. Eilat – clé – 11. unisexués

De haut en bas
1. Le Matin Bleu – 2. apéro – étain – 3. luette – Ili – 4. irisa – st – as – 5. bas – la – este – 6. étirement – 7. rieuse – reçu – 8. tord – réelle – 9. ensemencées

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre dernière édition, l'ouvrage du prétendu Jake Raztoo, *Le downgrading pour les nuls*, était un faux aussi manifeste que patent, annoncé en outre dans une collection qui, malgré un intitulé inutilement blessant, œuvre de longue date avec constance et abnégation au soulagement de l'humanité souffrante. Relevons toutefois que le procédé suggéré (comment se prémunir rétroactivement contre certaines évolutions logicielles malencontreuses) semble connaître quelque succès avec la multiplication des programmes dits de «désinstallation».

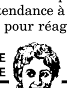
LES ÉLUS LUS (LXXIX)

Marketing

Mon fils,

Comme prévu, le rappel à moi de ton prédécesseur a été un succès commercial sans précédent. Mais nous ne devons pas nous endormir sur nos lauriers. Il ne faut pas attendre que la tendance à la baisse reprenne pour réagir.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY



Je sais que tu es très à cheval sur les principes, mais j'aimerais que tu comprennes que la survie de l'entreprise exige que l'on rassure nos clients. Il y a en tout cas deux domaines où nous pouvons lâcher du lest sans risque.

Maintenant que la liberté des mœurs est acquise dans nos zones d'influence et qu'elle se dévoie en culte et commercialisation du corps, rien ne nous empêche de récupérer la sexualité pour faire passer notre message de partage et d'amour. Tu commenceras par établir une subtile distinction entre *agapè*, l'amour descendant, et *eros*, l'amour ascendant (je n'ai pas dit bandant, hihihi), après quoi tu démontreras que le vrai amour, c'est les deux à la fois. Le tour est joué, vingt siècles de mortification effacés. Mais n'oublie pas de préciser: seulement dans le mariage et entre un homme et une femme. Quand même. Et puis pas de sodomie. Non, ne mets pas ça, inutile de leur donner des idées.

Techniquement, il faudrait que tu emploies les mots SEXE et SEXUALITÉ pour montrer qu'ils ne nous font plus peur, mais pas trop souvent, il faut éviter de choquer notre ancienne et fidèle clientèle.

Deuxièmement, puisque le communisme a pratiquement disparu, ça ne nous coûte rien de déclarer que nous ne devons pas nous occuper directement de politique.

Tu emploieras deux fois les mots MARXISTE et MARXISME pour montrer que nous ne diabolisons plus les communistes, mais pas plus, il ne faut pas qu'on croie à une obsession.

À toi d'étoffer ces deux éléments. Prends autant de citations que tu veux dans mon livre: même si elles n'ont rien à voir avec le sujet, elles appuieront tes déclarations.

Pour être crédible, il faut que ça fasse autour de 90 000 signes, espaces comprises (100 000 signes pour le français; à noter que plus une orthographe est stupide plus les bonnes gens pensent que je suis à son origine et le respectent comme un sacrement; il faudra quand même une fois que je leur explique que je n'y suis pour rien et que s'ils y touchent, ils n'ont pas à craindre mon courroux).

Encore un détail: emploie au moins deux cents fois le mot AMOUR dans ta dissertation, ça produira le même effet que la musique douce dans les grands magasins.

Profite de tes vacances d'été pour faire un brouillon. Après, il faudra bien trois mois pour la rédaction avec l'appui de nos services. Si tu pouvais signer officiellement le document devant les caméras à l'anniversaire de la naissance de mon fils, ça serait bien. On pourra ainsi le publier urbi et orbi fin janvier. On choisira le jour exact en fonction de l'actualité; en cas de tsunami ou autre catastrophe naturelle qui m'échapperait, on reportera la diffusion à une date ultérieure.

Que ma volonté soit faite.

M. R.-G

Deus caritas est. Première partie: «L'unité de l'amour dans la création et dans l'histoire du salut». Deuxième partie: «L'exercice de l'amour de la part de l'Église en tant que "communauté d'amour"».
(www.vatican.va/phome_fr. htm)

Venise, passionnément, pas du tout

Les lacunes de la lagune

«*VENISE, le rendez-vous le plus vulgaire des gens de goût.*» Il n'y va pas de main morte, Régis Debray et on ne connaît pas exactement les causes qui l'ont poussé à se lancer avec une telle virulence dans une descente en flèche de Venise, si ce n'est son amour pour Naples. Inutile de lui dire que les deux méritent notre intérêt, il est à ses yeux impossible d'aimer en même temps deux villes aussi antithétiques.

Son ouvrage, bref et violent, au titre limpide, *Contre Venise*, a un but et non des moindres: faire œuvre de santé publique en nous empêchant de tomber dans le triangle fatal «Rialto-palais des Doges-la Salute». «*Non, je ne fais pas une fixation. Ce n'est pas ma faute (ni la vôtre) si l'histoire de l'Occident a niché le bijou de famille en haut de la botte italienne, dans le pli de l'aine, miroitement obscène et tenace.* (…) *Certes, j'ai appris en classe comment et pourquoi vénérer cette ville scolaire.* (...) *Puissent quelques observations rustiques contribuer à libérer deux ou trois timides de tout remords à l'égard des vaporetti et des embarcadères qui grincent.*»

S'il convient que tout n'est pas nauséeux sur la lagune, il lui reproche avant tout de sonner terriblement faux. «*Le temps pour un temps suspendu, nous abandonnons le sérieux de la vie pour le* comme si *du spectacle de la vie, et c'est comme monter en ballon,* (…) *que les plus exaltés transforment en sécession mystique d'avec l'immonde extérieur (...) Dans la plupart des villes étrangères, nous errons au petit hasard comme des personnages en quête d'auteur et de répliques. Ici, les rôles sont écrits, les emplacements dessinés à la craie, chacun se faufile dans un livret archiconnu: on est figurant amateur à Naples mais professionnel à Venise.* (...) *Venise n'est pas une ville mais la représentation d'une ville, ville pour rire toute en stucs et dentelles, en cheminées coniques, en encorbellements de carton.*» Et si, timidement, vous tentez mentalement de contre-attaquer en pensant que Venise, tout de même, a une âme, une histoire, de l'allure, que la lagune n'a pas que des lacunes, Debray vous lancera que «*Venise a du* style. *Elle en a même trop, sept ou huit, mais l'ordonnancement de la mosaïque et la dominante d'un matériau singulier, la pierre blanche d'Istrie, font passer le composite des façades et des architectures. Naples a mieux: un* ton.»

Dans cet ouvrage, tout a été choisi avec minutie. Une première de couverture qui fait froid dans le dos, un ton mordant, même méchant. S'il sait incontestablement manier la rhétorique, si ses formules sont souvent drôles et habiles, son coup de gueule ne suscite pas vraiment d'émotion. Il y a tant de hargne et d'aigreur, Debray commente si fielleusement nos attitudes de touristes, qu'il est difficile d'entrer dans son jeu. Bien sûr, on sourit beaucoup, on trouve l'exercice brillant, mais une telle débauche d'énergie paraît suspecte et, même s'il s'en défend, on ne peut s'empêcher de penser qu'il associe cette ville à quelque expérience malheureuse. D'aucuns le chantaient déjà: «*Que c'est triste Venise au temps des amours mortes*», et tout porte à croire qu'il y a anguille sous le canal. On aimerait pourtant presque lui donner raison, pour le récompenser de tant d'énergie dépensée, et parce que le bonhomme ne manque pas d'intérêt, mais tout cela sonne trop l'exercice de style intelligent pour toucher notre sensibilité.

Venise passionnément

On l'aura compris, Venise est, décidément, une ville extrême, et déjà par la nature des réactions qu'elle suscite. Si elle se heurte parfois chez certains à un rejet sans appel, heureusement il en est d'autres, dont Petr Král, qu'elle fascine. Hormis son nom aux accents de marteau-piqueur, tout est chez lui d'une délicatesse extrême, à commencer par son regard. La lecture de *Aimer Venise* et de son dernier ouvrage, *Notions de base*, en est une nouvelle fois la preuve. Petr Král éclaire notre quotidien dans ce qu'il a de plus banal. Boire un café, se déshabiller, traverser la rue, pénétrer dans une chambre d'hôtel, prendre le train, autant d'actes parmi d'autres qu'il transfigure par la magie de son écriture. «*Aucun moyen de transport n'a changé notre connaissance du monde comme le train. Avant même de nous mettre en route avec le nôtre, nous partons grâce à celui qui s'ébranle sur la voie parallèle, et qui nous fait croire brièvement que c'est nous qui nous en allons – nous ravissant perfidement le souffle pour ne nous laisser que la masse d'un corps inerte et sourd, comme revenu d'avance du voyage. Encore par la suite, pendant le trajet, le ciel vient vers nous comme jamais proche et vif entre les wagons d'un train croisé en chemin, où il claque et palpite en ruban de métal frais.*»

Petr Král le sait, on aime Venise avant d'être à Venise, raison pour laquelle y aller en train demeure le meilleur moyen. L'approche de la Sérénissime fait partie de l'amour qu'on lui porte. Et c'est un amoureux qui s'exprime. «*Venise ne nous laisse guère de marge; on circule entre ses ruelles et ses* campi *comme sur la piste d'un jeu aux règles strictes qui, sans cesse, nous oblige à revenir au point de départ: nous-mêmes. Venise grise, frémissante et précaire, ne séduit plus que par sa franchise, sa façon simple et naturelle de révéler l'essentiel: la fugacité du temps et l'ancienneté foncière des choses, la fatalité de la mémoire inscrite à l'avance dans chacune d'entre elles.* (…) *Sans doute éprouve-t-on ici, de la sorte, surtout la nostalgie des choses qui s'éloignent et de ce qui, en elles, nous échappe fatalement. Bien que la ville, grâce à son retranchement, semble toujours préserver l'ordre originel du monde, en ultime réserve d'une humanité encore soucieuse d'elle-même, elle nous le révèle par le seul regret qu'on éprouve devant son agonie, nous incitant pour ainsi dire à affronter au présent notre propre finitude.* (…) *Malgré la brièveté de nos séjours ici, nous ne quittons pas Venise sans y laisser d'empreintes. À chaque fois que nous y retournons, un peu plus de notre existence se mêle à sa trame même, les souvenirs de nos visites successives retracent en raccourci toute notre histoire.* (…)»

Que dire de plus? Faut-il vraiment choisir entre Venise et Naples. Est-il nécessaire d'être contre Venise pour aimer Naples? Et si l'on aime Petr Král, faut-il vraiment détester Régis Debray? On ne peut en tout cas que souhaiter deux choses à Debray, qui a aimé Venise: tout d'abord, une mémoire défaillante dont l'avantage, comme le dit Nietzsche, est qu'«*on jouit plusieurs fois des mêmes choses pour la première fois*», et ensuite, de suivre ce conseil de Petr Král: «*On jouira tout de même d'un séjour à Venise, en l'acceptant pour ce qu'elle est réellement et en évitant à son sujet quelques malentendus grossiers. Pour y parvenir, il suffit en somme de renoncer à des buts et des espoirs douteux, en attendre –et faire– le moins possible.*»

Suivons donc Petr Král, installé à Paris depuis 1968, membre des surréalistes tchèques, qui, ouvrage après ouvrage, nous invite, avec une infinie patience et une souveraine attention, à prendre conscience que le vertige et l'aventure sont au bout de chacun de nos gestes: «*même devant notre porte à nous, nous ne savons pas toujours ce qui nous attend.*»

M. T.

Régis Debray
Contre Venise
Folio, 1997 (1995), 95 p., Frs 6.–

Petr Král
Aimer Venise
Obsidiane, 1999, 61 p.

Petr Král
Notions de base
Flammarion, 2005, 220 p., Frs 32.70

Monaces en tous genres

Vieillissement dangereux dans les forces de l'ordre

Toutefois, pour des motifs de sécurité publique, le Conseil d'État peut fixer l'âge minimum de retraite à 57 ans pour les fonctionnaires de police dont l'activité ne permet pas d'être exercée au-delà de cet âge.

Caisse de Pensions de l'État de Vaud, *Information aux assurés*, novembre 2005

J'essaime à tous vents

Romans noirs et gauchisme, sauce française

Tardi & Manchette, *Griffu*, 1985

LES romans noirs de Jean-Patrick Manchette ont été réunis sous une seule jaquette, en 2005, dix ans après qu'un cancer au poumon lui fit la peau. Considéré comme le père du néo-polar français, Manchette débarque en 1971 dans la Série Noire, avec *Laissez bronzer les cadavres*, puis *L'affaire N'Gustro*, *Ô dingos, Ô châteaux!*… Ses influences? Le roman noir américain, le situationnisme (Mai 68 n'avait que 3 ans). La peinture sociale liait donc avec la volonté de changer le monde. La littérature y trouvait pourtant son compte: le style est rapide, sec, nerveux. Les codes du genre policier sont respectés, mais l'ironie et l'autodérision frappent au détour des pages: si l'immersion du lecteur est nécessaire au bon «fonctionnement» d'un polar, lui donner une gorgée d'air, un poil de recul revivifie périodiquement son sens critique et la lucidité. Et puis l'humour est aussi une arme…

Aronde. De fabrication entièrement française, le prototype de la Simca 9 est présenté en 1951; il est commercialisé sous le nom d'Aronde, ancien nom de l'hirondelle. Alliant vitesse (130 km/h) et économie, il remporte un succès immédiat: la production atteint rapidement les 100 000 unités au milieu des années 50. Fin 1957, 500 000 exemplaires de l'Aronde sont sur le marché. Modifiée en 1956 puis 1961, la dernière Aronde sort des usines en 1964. 1 500 000 Aronde auront été produites.

Une première libération

Manchette se sentait un peu coupable de participer de la sorte, avec ses romans, à la «*société du spectacle*» tant abhorrée. Il lui aurait alors sûrement plu que des exemplaires de ses livres puissent se promener librement dans le monde: j'ai ainsi libéré *Morgue pleine* –que j'avais dorénavant à deux exemplaires– le lundi 30 janvier, en pleine rue de l'École-de-Commerce, à Lausanne (1). L'ouvrant, à la première page, la personne qui l'a recueilli a pu lire: «*La journée de lundi a été particulièrement déprimante. Le réveil a sonné à 9 heures et je me suis assis sur mon lit. Si on peut appeler ça un lit.*» Ainsi commence la première histoire de Tarpon, détective privé, dont Manchette dit: «*Je suis parti d'assez bas parce que j'ai envie d'autres histoires avec ce personnage. On le verra progressivement s'éduquer, se cultiver, se politiser. Je me suis contenté pour l'instant de le placer au centre d'une histoire complètement "américaine".*»

Des cadeaux bonux

Cette édition complète présente des avantages dont je n'ai pas encore parlé: elle comprend aussi *Griffu*, BD réalisée avec Tardi; un glossaire illustré des noms cités, des événements, des objets mentionnés (Peugeot 403, armes diverses…), appelé «Le coin des affaires»; une biographie et une bibliographie détaillée; des commentaires de l'auteur sur chacun de ses romans sont placés au début de chacun d'eux en guise de préface. Pour *Morgue pleine*: «*…a été écrit à toute vitesse parce qu'il fallait que je paie mes impôts. J'ai livré le manuscrit le 12 ou 13 novembre, j'avais demandé que le chèque soit prêt afin de le donner le lendemain au percepteur! Et j'ai passé les six mois suivants à me répéter que ce bouquin était affreux…*»

S.-M. Œ.

Jean-Patrick Manchette
Romans noirs
Gallimard, 2005, 1335 p., Frs 51.30

(1) Vous pourrez suivre les aventures du livre sur www.bookcrossing.com/search

Drapeau noir sur le Château

Nouvelle infiltration anarchiste au sein du Conseil d'État vaudois

— Y a-t-il un problème d'effectifs à la police vaudoise?
Charles-Louis Rochat — Cet accident n'a rien à voir avec les effectifs. Dans le cadre de la suppression en trois ans de l'administration cantonale, la police devra faire sa part.

***24 Heures*, 29 octobre 2005**

La Pastafiore : trois recettes, dont une de pâtes et une lecture

par

LE printemps approche, la neige se retire et l'on peut enfin contempler les dégâts de l'hiver. Durant toute la saison, les Vaudois ont eu du mal à se faire racler la prostate, les urologues des hôpitaux de zone ayant fait la grève du bistouri. Ces plombiers de mes deux, même pas polonais, se sont plaints de ne recevoir que 14'000.– frs par mois. Ainsi des hôpitaux reconnus d'intérêt public et donc subventionnés avec nos sous, ont refusé des patients. Il y a des baffes qui se perdent. Le TARMed a redistribué les cartes, certains qui touchaient des revenus indécents regrettent aujourd'hui de passer leur journée le nez plongé sur des zigounettes. Et que dire des charcutiers qui voient défiler des kilomètres de saucisses. Ceci nous rappelle cette scène mythique de *la Salamandre* d'Alain Tanner, où Bulle Ogier quitte son poste de travail en laissant une machine à wienerli déverser son chapelet de chair à saucisse à même le sol.

Avez-vous déjà constaté que paradoxalement la saucisse plaît ? Ce morceau de boyau, habituellement traversé par un flux physiologique peu ragougnious est pour l'occasion farci de viande hachée et d'épices (1). Et chaque fois que l'être humain fait la teuf à grands renforts de fanfares et de carrousels, et bien il grille des saucisses ! Intéressons-nous donc à cet étrange objet qui suscite un tel engouement.

1. Les saucisses

C'est ainsi que, sous la pression conjointe de l'attrait des masses laborieuses pour la saucisse et de notre sens inné du sauvetage de l'humanité des griffes des industriels sans scrupule, nous consacrons avec cette chronique un nouveau chapitre au thème de l'autarcie culinaire. Nous parlerons de saucisses fraîches à confectionner soi-même (2). Car non seulement la saucisse se grille, se poêle, se mijote mais de plus elle se sèche. Après fermentation et éventuellement fumage, la saucisse ne pourrit pas mais s'affermit et s'affine.

Pourquoi faire ses saucisses soi-même ?

Plusieurs raisons à cela. Vous manierez les préservatifs comme un acrobate du cirque de Pékin. La dynamique de l'occlusion intestinale n'aura plus de secrets pour vous. Accessoirement vous pourrez déguster une fort bonne saucisse, exempte des trucs douteux que l'on retrouve dans la saucisse commerciale. En outre, vous pourrez composer vos saucisses selon vos souhaits et laisser ainsi éclater votre créativité (3).

Quel matos ?

Un hachoir à viande et une machinette à ensiler les boyaux. Certains robots ménagers comportent ces deux accessoires.

Quels boyaux ?

À tous les coups du boyau de porc pour les saucisses à rôtir, de mouton pour les chipolatas et autres merguez. Adressez-vous à votre boucher ou à son grossiste qui se fera un plaisir de vous vendre un chapelet de boyaux avec lequel vous confectionnerez aisément 120 km de saucisse. Mis en pot et recouverts de gros sel, les boyaux se conservent une année au frigo.

Tour de main

Prélever un segment de boyau de la longueur souhaitée, le laisser tremper au moins une heure dans l'eau froide et à l'aide d'un entonnoir faire circuler de l'eau à l'intérieur. Après ces jeux d'eau, montez le boyau sur la trompette.

Ingrédients

Il faut trois éléments pour constituer de la chair à saucisse (quantités pour 1,5 kg de saucisse).

- Du gras, prendre du lard de dos (le lard tout blanc), en général entre 500 et 800 gr.
- De la viande (porc, bœuf, agneau, chasse, canard, etc.) compter 1 kg.
- Des épices, et éventuellement des légumes ou des fruits.

Recettes

Hacher ensemble le lard et la viande, ajouter les épices au hachis ainsi que 40 gr de sel (soit 25 gr par kg) et malaxer le tout avec force durant 5 bonnes minutes. Cette dernière opération permet d'obtenir une chair à saucisse qui fera masse et ne ressemblera donc pas à un steak haché.

Pour la saucisse à rôtir, j'utilise les épices méditerranéennes: thym, romarin, sauge, graines de fenouil, poivre, piment.

Henry Meyer

Pour la saucisse aux choux fraîche, compter le même poids de choux que celui de la viande. Émincer les choux et les faire revenir doucement dans une poêle durant une dizaine de minutes, puis les mélanger au hachis.

Le tableau 1.– résume quelques recettes de saucisses fraîches.

À noter que, pour tous les types de saucisse (à l'exception des merguez), il convient d'ajouter le lard de dos. Mais (presque) tout est possible, vous pouvez transformer en saucisse de la volaille, du lapin et même du poisson, comme la féra de notre si joli lac.

Quelques conseils

Lors du remplissage, veillez à ce qu'il ne se forme pas de bulles d'air, le cas échéant percez-les avec une aiguille. Sans cela l'oxygène oxyderait la viande qui se noircirait.

Pour la cuisson, il est déconseillé de griller ce type de saucisse car le boyau n'y résisterait pas. Il est donc préférable de les recouvrir d'eau (à peine) et de les cuire à feu doux 10 minutes après les avoir percées avec quelques curedents. Lorsque le jus est réduit laisser dorer un peu. Vous pouvez aussi les cuire dans une sauce tomate avec plein d'oignons, accompagnées de polenta, lentilles ou risotto. Pour le cassoulet, il vous faudra confectionner une saucisse de Toulouse (pur porc, 75 % de cou ou jambon et 25 % de poitrine, le tout haché gros et sans lard de dos !).

2. Dans la série des cuissons lentes, le brasato

Pour changer des éternels ragoûts voici une recette très simple où le temps fait le travail à votre place. Il vous faut choisir un morceau de palette de bœuf. Dans une cocotte il sera rôti vivement avec de l'huile d'olive très chaude. Ajoutez-y deux carottes, du céleri branche, une tomate, un oignon, une gousse d'ail, des clous de girofle, du laurier, de la sauge, du thym et du romarin. Personnellement, j'y mets aussi un morceau de lard de campagne. Mouiller avec un vin rouge assez lourd et laisser mijoter à tout petit feu, au moins deux heures durant. La viande ne doit pas être immergée mais avoir juste les pieds qui trempent; retournez-la à mi-cuisson. Guignez-la de temps en temps et rajoutez-lui du liquide le cas échéant. Le principe du braisage réside dans la cuisson lente à feu doux avec peu de liquide.

3. Lasagne aux noix de St-Jacques et jus de gingembre

Voici une recette adaptée de *L'homme aux pâtes* (5), roman de Michel Field, ancien trotskiste, ancien philosophe et ancien animateur de télé à la carrière rebondissante. Pour faire joli, on peut se procurer des lasagne bariolées (par exemple au curcuma et aux épinards). Quoi qu'il en soit, je vous suggère de cuire les lasagne à l'eau et de confectionner le plat directement sur les assiettes en alternant une couche de lasagne et une couche de sauce. Tout doit être très chaud afin d'éviter le passage au four.

Pour la sauce, il faut du jus de gingembre, ce dernier s'obtient en pelant, puis râpant 3 cm de racine de gingembre. À l'aide d'un presse-ail, on transforme le gingembre râpé en jus, et vous en vigneron de gingembre…

Par la suite, faire suer dans un peu de beurre 400 gr de noix de St-Jacques coupées en quatre (4) sans les coraux, ajouter 2 dl de demi-crème, le jus de gingembre, saler, laisser réduire 5 minutes, ajouter les coraux et cuire encore 2 min. Au dernier moment. ciseler de la menthe poivrée et la verser sur la sauce.

La cuisine du Vatican

La famille Deferre-Lecon a un fils, comment l'appelle-t-elle ? Benoît seize. Familles désunies, couples qui travaillez les deux (quelle horreur), maris esseulés (salopes), n'ayez crainte, le Vatican va vous simplifier la vie. Après votre âme, est venu le tour de votre estomac. Suor Ceciia, qui a déjà pondu un certain nombre d'ouvrages sur le bon entretien du ménage, la confection des gâteaux, etc., dont certains ont même été traduits en braille, nous livre ici les secrets de la cuisine au micro-onde, pour gagner du temps bien évidemment. La frangine butte toutefois sur une contrainte physique du four à micro-onde. Car, si celui-ci permet d'atteindre très vite une température qui chauffe les aliments, celle-ci est suffisamment inférieure à 100°C pour que la cuisson soit en fait très lente. Il existe même un grand toqué, dont j'ai oublié le nom, qui a opté pour les cuissons au micro-onde, mais en se basant justement sur l'aspect cuisson lente à basse température qu'offre ce type de four. Ainsi Suor Cecilia nous propose des recettes où l'essentiel se passe soit en casserole soit dans le micro-onde mais avec le gril ou four traditionnel enclenché. Je ne résiste pas à vous restituer son velouté d'artichauts. Nettoyez et coupez en quatre 1kg d'artichauts que vous cuirez durant un quart d'heure dans 0.75 l d'eau. Pendant ce temps-là, vous allez préparer votre première béchamel au micro-onde, mettez dans un récipient 30 gr de beurre fondu et 40 gr de farine défaite dans un quart de litre de lait, salez et ajoutez de la noix de muscade. Passez le récipient au micro-onde 2 à 3 min. À sa sortie, rajoutez encore un quart de litre de lait, fouettez le tout et remettez le plat au four pour 3 à 4 minutes. Mixez les artichauts avec leur bouillon de cuisson, mélangez avec la béchamel et enfournez le tout 2 min au micro-onde. Puis, touche finale, on ajoute 1 dl de crème fraîche, du parmesan et du persil haché. Recette très adaptée aux bambins et aux personnes âgées, nous confirme le corbeau.

Signalons aussi, dans la même série, pour les cocus : *La cucina del single* ou *Quando la moglie e in vacanze*, de Suor Germana.

O. M.

Suor Cecilia
La cina Microonde di Suor Cecilia
Ed. Piemme, Casale Monferrato, 96 p.,1994, €5.70

Suor Germana
Quando la moglie e in vacanze – la cucina del single
Ed. Piemme, Casale Monferrato, 96 p.,1994, €5.20

(1) L'industrie agroalimentaire s'arrange le plus souvent pour remplacer la viande hachée par une purée de saloperie se caractérisant par un taux élevé de gras et d'additifs douteux. Notons que les boyaux sont parfois remplacés par des membranes collagéniques issues de la peau des bovins, actuellement on trouve aussi sur le marché industriel des enveloppes végétales à base d'extraits d'algues, de protéines végétales et de sucres.

(2) Le séchage des saucisses fait appel à des additifs problématiques comme le nitrate de potassium appelé communément salpêtre, employé dans la fabrication des jambons et des saucisses, et toxique (mortel) à partir de doses assez faible.

(3) Peut être que votre originalité emballera Muriel Siki, la reine des saucisses et des bites daubées.

(4) Pour faire quelques écogrolles, vous pouvez remplacer la moitié des St-Jacques par des crevettes.

(5) Michel Field, *L'homme aux pâtes*, Barrault, 1989, 312 p.

Tableau 1.– Typologie et composition des principales saucisses

Type de saucisse	Viande	Épices, fruits, légumes	Boyaux
Saucisse à rôtir	Porc ou porc et bœuf	Thym, sauge, romarin, graines de fenouil	Porc
Saucisse aux choux	Porc ou porc et bœuf	Épices et choux hachés précuit	Porc
Merguez	Agneau et bœuf	Thym, sauge, romarin, piment ou curry	Mouton
Saucisse de chevreuil	Ragoût de chevreuil	Thym, sauge, romarin, figues mi-sèches macérées dans du madère	Porc ou mouton

Scrutin proportionnel

Leçon d'instruction civique par un élu du peuple

Des propos qui trouvent un écho en terre vaudoise, où l'UDC Pierre-François Veillon avait dû quitter le Conseil d'Etat, en mars 1996. Depuis, il a pris sa revanche, en devenant conseiller national en 2003. «J'ai été sensible au fait que les Vaudois gardaient un souvenir suffisamment bon pour m'élire au premier tour»,

24 Heures, 21 janvier 2006

Charles Chopin en route pour le Séparatistan.

Adaptation à l'air du temps?

Une barrette de Mars

LA mise à feu tonitruante, l'an dernier, du dynamiteur d'écran allumé par l'artificier Spielberg, d'après *The war of the worlds* (1) de H. G. Wells, offrait l'occasion de redécouvrir la célèbre fiction de l'écrivain victorien. Au vu d'une unique projection et sous l'emprise d'une réaction à chaud, cet impératif s'imposait d'autant plus que le message de Spielberg, au rebours de celui de Wells, ne laissait pas d'apparaître ambigu. Nous ne discuterons pas ici les aspects purement cinématographiques du film, nous bornant à en signaler les spectaculaires effets spéciaux. Steven Spielberg s'y montre dans l'ensemble fidèle au roman, hormis qu'il l'actualise et le transpose de l'Angleterre impériale de 1898 à la pieuse Amérique d'aujourd'hui, aménagement compatible avec l'intention wellsienne de voir les implacables Martiens s'attaquer, pour en détruire les assises et la subjuguer, à la puissance hégémonique de l'heure.

Sur le contenu idéologique de l'*opus* cinématographié nous demeurons en revanche fort circonspect. Nous peinons à discerner si Spielberg reste emblématique de cette Amérique qui a fondamentalement besoin de se faire peur pour justifier sa paranoïa ainsi que sa politique agressivement entreprenante contre un prétendu *Axe du mal* qui ourdirait contre elle ses fourbes et ses machinations, ou si le but poursuivi par le cinéaste ne serait pas plutôt une critique oblique de la politique qui conduisit tout droit à l'invasion de l'Irak. Le message serait alors: quiconque occupe sans légitimité le domaine d'autrui est voué à périr et devra abandonner sa conquête. Mais cette dernière interprétation présente l'inconvénient d'inverser les signes, de permuter les figures, d'intervertir les rôles, et il nous semble qu'entrevoir derrière les hideux envahisseurs martiens submergeant les États-Unis la métaphore habilement subvertie de l'hyperpuissance américaine force à un grand écart qui défie les canons de bronze de l'herméneutique.

Revenons à nos Martiens AOC, c'est-à-dire à Wells. Dans son œuvre, la signification, la portée, les enjeux de l'intrigue sont plus clairement assumés que chez Spielberg.

L'argument du livre

Wells est réputé être un auteur de *science-fiction*, genre littéraire plus ancien qu'on ne l'imagine communément et qui connut une enviable fortune à la fin du XIXe siècle (2). À la science de son temps, sur laquelle il prend soin de se documenter, il emprunte, comme c'est la règle chez beaucoup d'adeptes du genre, ce qui sert son propos: celui d'un moraliste préoccupé par le devenir de l'espèce. Les épisodes des fables qu'il forge à partir d'hypothèses aussi variées qu'un vaisseau temporel, une île laboratoire humain dévolue aux expérimentations d'un sinistre docteur, un homme capable de se rendre invisible, une invasion de notre planète par des extraterrestres, l'attestent. Son intérêt jamais démenti pour les questions historiques et politiques corrobore cette tendance: il publia en 1920 un ambitieux *Outline of history* et, au moment de la NEP, s'en fut interroger Lénine sur l'avenir du régime soviétique, entretien dont il rapporta un document aussi instructif que déroutant par le mélange de lucidité et d'utopie qui caractérise le vieux chef bolchévique amoindri dans sa santé.

Dans son court récit, Wells s'intéresse à l'impact que peut avoir un cataclysme fulgurant sur un corps social constitué, une société stable, prospère, évoluée selon les normes alors admises de la civilisation moderne. Il décrit comment, sous un choc imprévu reçu dans la sidération, cet ordre policé se délite et se disloque. Il y insinue une critique à peine voilée de l'impérialisme colonial et mental de son temps: forts de leur suprématie technique, les Martiens se trouvent vis-à-vis des humains dans le même rapport de sauvagerie que les puissances occidentales envers les sociétés indigènes qu'elles oppriment et parfois massacrent (3), ou que l'espèce humaine relativement à d'autres espèces –la destruction d'une termitière en serait un exemple.

Pour déférer aux attentes de son public ou aux exigences de ses financiers, Spielberg a cru devoir ajouter à la trame limpide du roman une dimension émotive en y insérant la thématique des familles recomposées et d'enfants en visite chez leur géniteur. Tandis que la méticuleuse relation de Wells, même si elle introduit avec vraisemblance la recherche par le narrateur de son épouse évacuée ou, variant les points de vue, s'adosse à l'occasion au témoignage de son frère, se cantonne dans le factuel et l'objectif. Elle demeure sobre, détachée, exacte à serrer au plus près les événements observables.

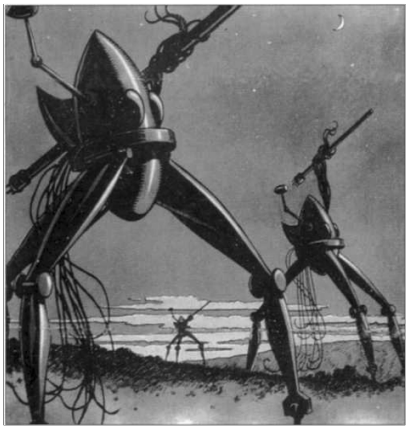


Illustration du roman de Wells par Edgar P. Jacobs, peu avant la création de Blake et Mortimer

L'invitée surprise

Ainsi donc, le roman de Wells en appelait à une prise de conscience, de la part des nations européennes, des maux que leur civilisation techniquement plus avancée et conquérante infligeait aux peuples sur lesquels s'étendait leur domination. Il se voulait un avertissement adressé à ses contemporains contre les ravages qu'engendre l'oubli, délibéré ou non, de l'unité du genre humain. Or, les représentations cinématographiées par Spielberg de la panique collective qui jette sur les routes et les fleuves, dans un exode désordonné, la population fuyant l'invasion martienne, se trouvèrent dès leur apparition sur nos écrans parasitées par les images fraîchement arrivées de Louisiane, qui révélaient la désolation qu'avait semée dans la région le cyclone Katrina. Induite par l'intrusion inopinée du réel, la *mise en abyme* si chère à nos sensibilités postmodernes dévoilait un puits d'horreur et d'effroi.

L'interférence soudaine et brutale de l'actualité contribua-t-elle au relatif insuccès public du film? Toujours est-il que cette calamité «naturelle», amplifiée par l'impéritie des instances officielles, qui accablait une communauté encore indélébilement marquée, dans son indigence matérielle et jusqu'à la couleur de sa peau, par son passé esclavagiste, nous ramenait à la problématique wellsienne de l'indispensable union de toutes les composantes de l'humanité face à une menace –fût-elle climatique, militaire ou autre–, susceptible d'affecter la Terre entière. C'est-à-dire à la nécessité de développer une perception globale et solidaire des désastres à venir auxquels nous pouvons être exposés. De la manière la plus intempestive, la réalité se rappelait à nous comme l'invitée surprise que le plan média de lancement du film n'avait pas pensé à convoquer. Cet effet miroir imprévu nous dévia de l'équivoque adaptation spielbergienne vers la relecture, dans la langue d'origine, de sa source littéraire. De le regretter nous n'avons pas lieu.

A. B. C.

H. G. Wells
La Guerre des mondes
Folio, 2005, 320 p., Frs 9.80

Steven Spielberg
War of the worlds
USA, 2005, 116 min.

(1) Le prédéterminant *The*, gommé dans le titre du film, figure bel et bien dans celui du livre.

(2) Salut Jules Verne!

(3) Voir, presque à la même époque, les génocides perpétrés par les Anglais sur les aborigènes de Tasmanie et les Argentins à l'encontre des Araucans en Patagonie, ou encore, peu après la parution du livre, l'extermination méthodique orchestrée en Namibie par le Reich wilhelmien aux détriments des guerriers révoltés de l'ethnie herero. De même, la défaite ultime des Martiens, dépourvus d'anticorps et foudroyés par des germes dévastateurs dont leur planète était exempte, dérive directement du sort tragique des populations précolombiennes massivement anéanties par le *feu bactérien* importé d'Europe.

Jeux de stratégie en vrai

Boris Eisenbaum
Guerres en Asie centrale
Luttes d'influence, pétrole, islamismes et mafias 1850-2004
Grasset, mars 2004, 54 p., Frs 37.10

Si vous avez aimé le Proche-Orient ces cinquante dernières années, vous allez *a-do-rer* l'Asie centrale dans les décennies à venir. Dans l'odeur écœurante du pétrole, au milieu de frontières que Staline traça à la hache avant d'y inventer des nationalités à cheval sur ces dernières, avec des passions ethniques et religieuses chauffées à blanc, tous les ingrédients sont en effet réunis pour tracer un nouveau cercle de l'enfer.

Le livre de Boris Eisenbaum dresse minutieusement le catalogue des contentieux innombrables de la région, partant de ce que quelques *sportsmen* baptisèrent avec nonchalance le *great game*, à savoir les luttes d'influence entre la Grande-Bretagne et l'empire tsariste pour le contrôle de la zone qui va de la Caspienne aux contreforts himalayens, incluant les antiques oasis du grand Turkestan. Un petit cours d'histoire de la géopolitique, cette fausse science qui ne sert pas à faire la guerre, mais qui est la guerre elle-même, accompagne le début du livre. Vient ensuite la longue suite des calamités qui ont suivi le passage des Mongols, et dont les ravages du soviétisme, déportations en tous sens, pollutions nucléaires et bactériologiques, catastrophes écologiques et hydrauliques de grande ampleur, ne furent pas les moindres.

En venant à l'actualité, l'auteur peint un tableau riche en détails, marqué par l'ombre directe de la Russie, de l'Iran, de la Chine, de l'Inde et du Pakistan, tandis que les ombres portées de la Turquie et des États-Unis peinent à y planer durablement. Les noms magiques de Khiva, Boukhara, Khorezm, Karakalpakie, Ferghana deviennent le décor où des satrapies en passe de devenir dynastiques réinventent la brutalité du joug timouride, où des guérillas narco-islamistes font ressurgir l'antique Route de la Soie, et où les enlèvements de fiancées se perpètrent encore de nos jours du côté de Bichkek.

Très documenté, l'ouvrage est malheureusement rédigé dans un style «tableau-de-données-statistiques-converti-en-texte» qui reste fort ingrat pour le lecteur. *(J.-F. B.)*

Exploits physiques

La collection de l'art brut explorera, entre autres, le monde de Richard Greaves, un «anarchitecte» canadien qui érige des cabanes défiant les lois de l'apesanteur.

Service de l'information de la Ville de Lausanne, bureau d'information et de communication du Canton de Vaud, «Entre actualité, hommages et événements culturels, les musées lausannois ont livré leur programme 2006», communiqué du 30 janvier 2006

Diplomatie et commerce

Défense acharnée des droits de l'homme

Torture-t-on en Chine?
Il existe des rapports qui confirment cela...

Considérez-vous ces rapports comme crédibles ?
Je pense que des excès de torture doivent parfois être commis – à l'image de tous les pays asiatiques.

Uli Sigg, vice-président de Ringier et ancien ambassadeur de Suisse à Pékin, in *Coopération*, 25 janvier 2006

Innovations sociales

Grévistes AVS

Durant deux heures hier, 500 salariés et retraités de l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire ont cessé le travail pour réclamer l'acceptation, par l'employeur, de mesures garantissant l'équilibre financier de la caisse de retraite.

***Le Courrier*, 11 novembre 2005**

Charles Chopin en route pour le Séparatistan... ***(À suivre encore un moment...)***

❶

Blog opératoire

L'automne passé à New York

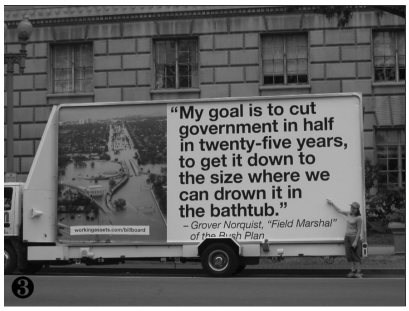
Me voici donc à nouveau dans la jungle urbaine, où j'ai cru naïvement pouvoir atterrir en douceur. Et bien non, les routines acquises il y a trois ans n'ont pas suffi, et j'ai dépensé pas mal d'énergie pour me réadapter, m'installer, etc. Je retrouve des repères, quelques ami·e·s, des habitudes bien ancrées (le *New York Times* de deux kilos du dimanche, la surabondance délirante de sacs en plastique, la vie brownienne des grandes avenues, etc.), mais l'émerveillement un peu béat d'il y a trois ans n'est plus au rendez-vous. Je me sens un peu déraciné, et le béton résiste: le transplantage/assimilation se fera selon d'autres règles…

God bless(e)

On le sait, mais on ne s'y habitue jamais: la religiosité suintante, même dans Mega City One! Outre les journaux, les livres de «self-help» et les romans en tout genre, le hit parade des lectures de métro demeure la Bible/le Coran/la Torah, enfin les grands textes… Certain·e·s lisent les Écritures avec un stabilo, pour marquer la pensée du jour, tandis que le chapelet des stations s'égrène, mélange d'à-coups et de fuites en avant dans les tunnels. En me rendant à la New York Public Library, je tombe sur un homme qui se tient imperturbable à un coin de rue. Il tourne sur lui-même à chaque fois que le feu devient vert pour les piétons d'en face, et brandit à bout de bras sa Bible d'un air grave: *«repentez-vous, la fin est proche»* (photo 1). Et le flot des piétons l'enveloppe comme un banc de poissons, inlassablement.

Et puis il y a les vrais fous furieux, qui déversent sur Internet des théories à vous dresser les cheveux sur la tête (souvenir d'un article grinçant du *Ny Times*): *«Katrina a la forme d'un fœtus: c'est la Colère de Dieu, d'ailleurs l'ouragan a comme par hasard détruit 3 des 4 cliniques qui faisaient des avortements à la Nouvelle Orléans.»*, *«Ce n'est pas un hasard: l'ouragan a frappé trois jours avant le "Gay Mardi Gras" de la Nouvelle Sodome.»*, jusqu'à la nausée… Les rats qui clopinent dans le métro (photo 2) font figure de gentilles petites bêtes…

❷



❸

Dans le même esprit de caniveau: un Républicain du Congrès, représentant la Louisiane, a déclaré tout guilleret dans le *Wall Street Journal* que *«nous avons essayé sans succès de nettoyer la ville de cette lie humaine: ce que nous n'avons pas pu faire, dieu l'a fait pour nous.»* Beurrk…

Comme le rappelle avec humour noir une ONG-entreprise locale: certains républicains aimeraient *«réduire l'État fédéral jusqu'au point où on pourrait le noyer dans une baignoire»*: et bien l'État américain a les pieds dans l'eau… et c'est une tragédie. (photo 3)

Tout change, rien ne change…

Ce week end, à Washington, il y avait entre 100'000 et 300'000 personnes à la plus grande manif antiguerre depuis 2003. Une foule interminable. Nostalgie: me souviens du 24 octobre 2002, il y avait autant de monde sur le Mall, mais au moins la guerre n'avait pas encore commencé. La même foule hétéroclite et exubérante, avec slogans et drapeaux chocs (photo 4), mais une différence notable: les femmes, les parents, les frères et les voisines de soldat·e·s sont là. 1920 GI morts, près de 30'000 (ou 100'000?) civils déchiquetés, abattus, la ligne rouge ne s'arrête pas et s'élargit de jour en jour. Il y a trois ans, c'était voir les vétérans antiguerre qui m'avait le plus impressionné, ce samedi, c'était les familles des soldats, des gamins en treillis.

❹

Malgré la gueule de plomb de 2003, et la mascarade électorale démocrate de 2004, qui a fait perdre des mois à la mobilisation, le mouvement antiguerre est de retour! J'espère seulement que ce n'est que le début d'un automne chaud pour l'équipe de charognards qui siège à la Maison Blanche.

Autre bonne nouvelle: le parti pour la guerre permanente (*Perma War Party*), équipe de joyeux drilles pacifistes new yorkais que j'avais croisée à plusieurs reprises en 2002-2003 lors de manifs et actions, s'est transformé en *Milliardaires pour Bush* (photo 5). L'organisation a désormais 60 sections et récolte des fonds pour *«donner une chance à la Guerre»*. Ils étaient à la manif… copieusement applaudis par une foule en délire. Ils ont même réussi à organiser une *«vente de la sécurité sociale au plus offrant»* (!) sur Ebay, qui a retiré leur «vente» après avoir eu vent de l'affaire, qui a fait exploser les enchères… J'en ris encore…

M. L.

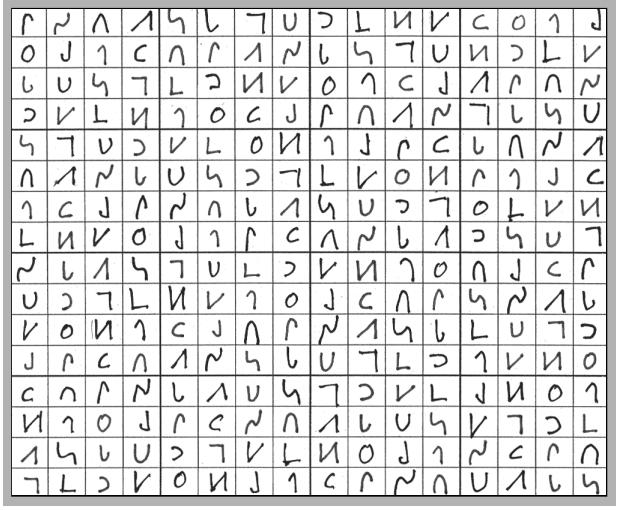
Version complète et photos en couleurs: http://homepage.mac.com/matthieu_leimgruber/brooklyn_log/PhotoAlbum11.html

❺

Kellog a trouvé la solution pour renflouer la vie à crédit des Américains (plus bas taux d'épargne du monde occidental): mangez des corn-flakes et recevez un Bon du Trésor après l'achat de dix cartons de céréales! Comme ça, si George W. privatise Social Security, vous aurez toujours $50 pour vous acheter des cacahuètes, dans trente ans… Quelle belle et patriotique idée: à quand des obligations de la Confédération sur les paquets de pâtes M-Budget?

Comme dans toute la presse…

Su-do-ku en bi-bi-binaire **Difficulté J/∩ — Solution du précédent numéro**



Art de vivre

Comment faire la fête au restaurant

FRANÇAIS

– lacto-végétarien (-ne)
– végétalien (-ne)
Je ne mange pas de viande/de porc/de poulet
Je ne mange pas de poisson
Je ne mange pas d'œufs/de lait/de fromage
Je ne mange pas de suif/de saindoux/de graisse de viande
Avez-vous quelque chose sans viande?
Avez-vous des plats végétariens?
Y a-t-il un restaurant végétarien près d'ici?
Y a-t-il de la pressure animale dans ce fromage?
Auriez-vous des fromages sans pressure?
Pourriez-vous préparer ce plat sans viande/œufs/fromage?
Est-ce que cette sauce/soupe contient du bouillon de bœuf/poulet/poisson/viande?
Y a-t-il de la gélatine/de l'aspic dans ce plat?
C'est bien un plat biologique?
Utilisez-vous des aliments GMO/du glutamate de sodium?

■ Réclamations

Ce n'est pas ce que j'ai commandé
J'ai commandé …
Est-ce que je peux l'échanger?
La viande …
– est trop cuite
– n'est pas assez cuite
– est saignante
– est dure
Je n'aime pas ça
Le repas est froid
Ce n'est pas frais
Pourquoi cela dure-t-il si longtemps?
Ce n'est pas propre

Guide de conversation culinaire, l'essentiel en allemand, anglais, italien et espagnol, **publié par la Ligue suisse contre le cancer, 2005, 40 p.**

Conte à rebours

À l'heure dite

L'extinction progressive des revues littéraires romandes menace la diversité culturelle de ce pays. Solidaire et citoyenne, *La Distinction* offre ici à un auteur orphelin d'*Écriture* quelques colonnes en guise de refuge.
Nous attendons que le reste de la presse assume également ses responsabilités.

7H00. Elle s'est levée seule comme souvent. De légères brumes stagnent sur la City, vision plutôt rare au cœur de l'été.

Plusieurs rêves l'ont traversée et leurs éclats, comme des filtres colorés, s'interposent encore, donnant à chacune de ses pensées une teinte inédite. Elle avait navigué durant la nuit sur une mer métallique, dans les calmes équatoriaux, seule à bord d'un bateau sans gouvernail, comme laissé à une aire d'oubli. Elle ne luttait plus, contemplait la coque fendre la mer selon le vent. Étendue sur le pont, une douce indifférence la parcourait. Elle était comme délestée de la pesanteur de vivre.

Moments où le temps paresse, s'estompe la conscience des heures.

8H11. La mélodie idiote du portable la tire de la mer intérieure.

— Oui, j'arrive, je sais que ça presse, vous aurez la proposition du prêt bancaire avant ce soir 17h00 sur votre bureau.

— …

— … Par fax, c'est promis. Je ferai tout le nécessaire, Monsieur, je m'en porte garante. Ces questions d'argent n'attendent pas.

— …

— Parfait, vous aurez tout ça au plus tôt. Bonne journée!

Elle tient l'appareil contre son cou torse, tout en passant la veste de son tailleur. Une belle coupe un peu stricte, grège, avec des nuances de gris-garnison. Elle jette sa brosse sur le canapé et s'élance dans l'escalier.

La jupe laisse voir ses jambes très galbées, superbes ou dissuasives comme deux armes luisantes. Chacun serait tôt ou tard happé ou meurtri par la vision de ces jambes.

Pourquoi Max n'a pas appelé? Il s'en fiche ou quoi? Bon, faut que je me hâte. Ne pas oublier les courses, et des fleurs pour demain. Drôle de rêve quand même, j'étais si bien. Pourquoi est-ce qu'il faut toujours se réveiller? Ne sais pas si j'arriverai à obtenir tous les calculs de taux hypothécaire ce matin encore, il faudra que la secrétaire m'aide… Max n'a pas l'air très impliqué ces temps, il fait l'amour comme une machine, ça me laisse un drôle de goût… Je vais rater le prochain…

8H32. Sarah, 30 ans, selon l'histoire. Vit seule, responsable du prêt dans un grand établissement du centre ville. Les meilleures études, *London School of Economics*, puis Oxford. Parents optimistes, éternellement jeunes, le moral au beau fixe des trente glorieuses, la croyance au «toujours plus». Ambitieuse, mais pas sotte.

Max vient la rejoindre en fin de semaine, de la ville voisine où il est aussi cadre financier.

Double income no kids.

Des voyages à deux, la stupeur devant la pauvreté du monde, ailleurs. Le bal des avions, des plages identiques.

Des objectifs, oui, mais pas encore de regrets. Beaucoup de travail, d'obligations, la journée comme une longue urgence sans fin.

On a déjà parlé de ses jambes, inutile d'y revenir, même si ce ne serait pas déplaisant.

Elle vend sa vie à une banque, mais elle ne dirait pas ça comme ça.

— Allo, je voudrais le secrétariat des prêts… oui, c'est ça.

Maintenant elle marche rapidement sur le boulevard, évite ou frôle un employé de la voirie. Lui la voit comme une bourgeoise hautaine, pressée, légèrement dégoûtée de son vêtement de plastique jaune. Elle laisse traîner son regard dans les yeux de verre de quelques boutiques. Matinée grise, pourtant de gros tournesols éclatent dans la vitrine d'un fleuriste.

Le portable clignote régulièrement, comme le tic-tac de la montre.

— Oui, Carmen, je vous laisse préparer au plus vite la liste de nos hypothèques et des taux courants.

— …

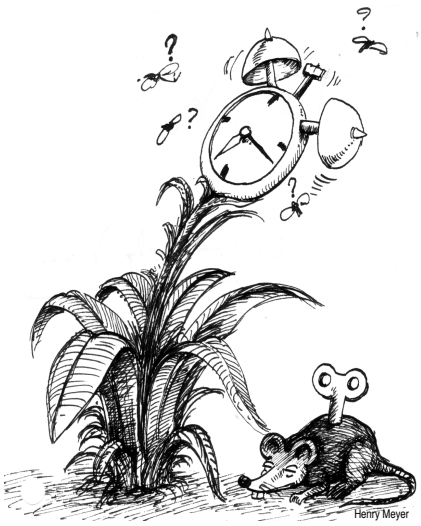
— Non, la lettre, je la rédigerai moi-même, j'aurai encore une heure avant l'envoi. Et au pire, on prendra un courrier express.

— …

— C'est en ordre, je suis là dans moins d'une heure.

8H39. Toujours la brume. Elle jette un œil à sa montre, presse le pas, regarde maintenant le sol goudronné, les taches grasses des chewing-gums écrasés, des mégots, l'indifférence générale du monde, souillé, piétiné.

Encore une longue avenue à longer, et la station là, après le tournant. Un tic-tac bourdonne quelque part, donnant le rythme, le tempo de la ville éveillée. De toutes parts s'approchent des gens affairés, à peine émergés de la nuit, qui s'ébrouent de leurs rêves avant le travail.


Henry Meyer

Ils doivent avoir encore le Financial Times, *je saurai le taux du jour. Ce chignon ne tient jamais, il faudra que je trouve une solution. Si on achetait la maison maintenant, en dix ans l'essentiel serait payé. Il faut que je dise à Max de se décider le plus vite possible.*

Max, elle ne l'avait d'abord pas remarqué, peut-être n'était-il même pas son genre. Un gars pragmatique, sérieux. Jamais il n'avait pleuré devant elle, en cinq années passées ensemble. Elle ne savait pas trop où étaient passées ses émotions.

C'est lui qui l'avait voulue. Il se l'était attachée ou achetée par mille cadeaux extravagants dont le moindre n'était pas une montre de luxe. Elle porte ce bijou comme une esclave sa chaîne.

Mais elle ne dirait pas ça comme ça.

«Smith and Sons *veut freiner l'érosion de sa division "private banking"…»*

«Le patron de Sharing, *Hubertus Hayerden, veut de la concurrence»…*

Papa ne peut décidément pas prendre sa retraite, pas sûr d'ailleurs que maman le supporterait toute la journée sur les bras… Est-ce que Max sera aussi absent de la maison, toujours à courir à gauche à droite, sans trop se soucier si je suis débordée? «Oh sweet daddy please come home», j'arrive pas à me sortir ce vieux blues de la tête…

8H41. Encore trois minutes à pied, juste le temps d'avertir Max. Le tic-tac se fait plus insistant, mais elle ne peut l'entendre. Je vous le signale, car me voilà déjà au bout du quai, et je peux la voir venir de face maintenant. Mmmh, jolie, c'est vrai, presque émouvante si son visage n'était pas si crispé par l'urgence… Le portable cherche le réseau et clignote en cadence.

— Max, c'est moi, tu es où?

— …

— Ben oui, comme tous les matins! Là j'y suis presque. Dis-donc, tu as réfléchi pour la maison, parce que c'est l'occasion à saisir. Maintenant ou jamais. En tout cas moi, la véranda ouverte m'a plu… Et à ce prix, avec une piscine…

— …

— Tu penses qu'on tient le couteau par le manche? Et s'il n'accepte pas ce marchandage?

— …

— Je te fais confiance, tu connais les négociations.

—…

— Pense à moi, ma journée sera un vrai champ de mines, des embrouilles en veux-tu en voilà… Oui, vendredi soir, je t'attends à l'appartement. Bisous.

8H49. Toujours le tic-tac, et elle qui s'installe dans la rame 4. Trouve une place par miracle. Apprécier ce moment où il n'y a rien à faire, sauf observer les gens fourbus, agressifs, qui tentent de plonger encore un instant dans le sommeil ou l'oubli.

Vraiment, ce vieux type est énorme. Et ce groupe de femmes voilées. Vraiment ici, toutes les cultures trouvent leur place. J'ai quelques minutes pour avancer dans le dernier roman de King, hier soir il m'est tombé des mains…

9H00…

Pour ce qui est du récit de l'explosion, la pulpe des corps partout projetée, les premiers secours dans les couloirs du métro, je vous laisse consulter la presse, je n'ai pas le cœur de détailler tout cela.

Eh bien, ce rendez-vous, Sarah ne l'a pas raté au moins.

Jérôme Meizoz

Normes ISO

Une planification à long terme soigneusement motivée

Le calendrier académique des universités suisses sera modifié dès l'automne 2007. A partir de cette date, l'année académique commencera le 1er août et se terminera le 31 juillet. Le **semestre d'automne** et le **semestre de printemps** dureront 14 semaines: le semestre d'automne commencera au début de la semaine 38 (entre le 14 et le 20 septembre) et se terminera à la fin de la semaine 51 (entre le 18 et le 24 décembre); le semestre de printemps commencera au début de la semaine 8 (entre le 16 et le 22 février) et se terminera à la fin de la semaine 22 (entre le 29 mai et le 4 juin), avec une semaine d'interruption à Pâques.

Il y aura par conséquent 8 ou 9 semaines d'interruption de cours entre le semestre d'automne et le semestre de printemps et 15 semaines de pause entre la fin du semestre de printemps et le début du semestre d'automne.

Note: Une année a toujours 52 semaines, sauf si:
- le 1er janvier est un jeudi
- le 1er janvier est un mercredi et l'année est bissextile

En effet, la norme ISO 8601 définit la semaine 1 de l'année comme la première semaine de l'année qui contient un jeudi.
Si le 1.1. est un jeudi, alors le 31.12 est un jeudi (année normale) ou un vendredi (années bissextiles). La première semaine compte 3 jours et la dernière 5 jours (ou 6 jours). On a donc 51 semaines (7x51=357 jours) + 1 semaine de 3 jours + 1 semaine de 5 jours (ou 6 jours) et on obtient 53 semaines pour 365 jours (ou 366 jours).
Si le 1.1 est un mercredi, alors le 31.12 d'une année normale est aussi un mercredi, on a alors 1 semaine de 4 jours + 51 semaines de 7 jours (357+4=361) et il reste 4 jours de la dernière semaine dont le jeudi tombe sur l'année suivante.
Si le 1.1. est un mercredi, alors le 31.12 d'une année bissextile est un jeudi et on a une première semaine de 4 jours, 51 semaines de 7 jours et une dernière semaine de 5 jours (4+357+5=366).
Les années avec 53 semaines se suivent donc tous les 6 ou 5 ans (6, 6, 5, 6, 5), avec une période de 28 ans (7x4) si on néglige les fins de siècles.

Calendrier des sessions d'examens à l'Université de Lausanne, version approuvée par le Rectorat le 16 janvier 2006

Devoirs de souvenirs de vacances

Photo F. C.

Avignon, place de l'Horloge, janvier 2006

Initiation au bi-bi-binaire, ou système Bibi

***par Oncle Maggi, chroniqueur culinaire de* La Distinction**

MESSIEURS de la Préfecture ; Mesdames, Messieurs de la Municipalité ; Mesdames, Messieurs les peut-être futurs Municipaux ; Mesdames, Messieurs de l'assemblée ; chères lectrices, chers lecteurs,

Les études PISA se succèdent et se ressemblent dans leurs constats : non seulement les petits mais vaillants Vaudois ne savent ni lire ni écrire, mais en plus ils ne savent pas compter. Leur ministre des Finances sait bien, lui, qu'il vaut mieux compter que dépenser.

Il serait donc le temps de réallouer la HEP, i.e. la Haute Économie Potentielle, dans un programme redéfinissant l'appellation des nombres et leur écriture.

Pour ce qui est de la pédagogie, les Vaudois aiment bien réinventer l'eau chaude à chaque bilégislature. En l'espèce, cela est totalement inutile car un grand Maître s'en est déjà chargé, je veux parler du génie de Pézenas, le chanteur-compositeur-comédien et accessoirement ingénieur Boby Lapointe, dont le vrai nom n'est pas Boby Lafente mais bien Robert Lapointe.

Et que nous disait ce Cher Boby en 1969, alors que les futurs dirigeant de la Banque européenne couraient le pavé parisien en scandant Pine-Pine-Ho-Ho-Che-Che ?

«Pour la numération, la loi logique et normale qui devrait n'accepter aucune exception serait de lire un nombre de gauche à droite, en commençant par signifier le chiffre du plus grand ordre et en terminant par celui des unités et ce, sans inversion ni groupage arbitraire, usités chez les uns et non chez les autres. Un exemple typique de ces considérations est le nombre

qui s'écrit identiquement en tous pays, et devrait donc s'exprimer, sinon dans une langue universelle, tout au moins selon des règles universelles, subit, selon les pays, des traditions très diverses. Commençons par rendre hommage au bon sens des pays qui ont la simplicité d'énoncer dans l'ordre : 9 dizaines, 7 unités. Par exemple, les Belges disent nonante-sept.

Mais, entre autres, leurs voisins allemands ont une fâcheuse manie : ils disent toujours les unités avant les dizaines : Sieben und Neunzig, *7 unités et 9 dizaines.*

Quant au Français, en l'occurrence, il pousse la fantaisie jusqu'à énoncer une suite de 4 nombres : quatre-vingt-dix-sept (4 – 20 – 10 – 7), cela sans sourciller, c'est-à-dire sans le moindre clin d'œil qui puisse aider un étranger à comprendre si la relation entre l'un et l'autre de ces chiffres est : multiplication, addition, ou simplement bon voisinage.

L'Espagnol dit les nombres aussi logiquement que le Wallon… Mais en quels termes "Cero, Uno… Quatro, Cinco, Siete, Ocho, Nueve." *Pour 7 sur 10 des chiffres décimaux, il s'étend sur deux syllabes.*

Même s'il parle vite, cela n'est pas raisonnable. Disons déjà que toute langue possède assez de syllabes pour nommer chaque chiffre en MONOSYLLABES

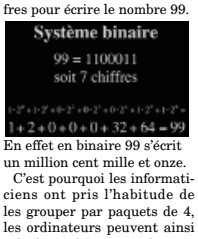
Et l'on doit même pouvoir former un LANGAGE UNIVERSEL avec un choix de syllabes, une pour chaque chiffre, s'énonçant identiquement en tous pays.

Cela pourrait se faire en décimal, mais laissons le décimal se débourber tout seul de ses traditions.

Et, à chercher un "Nouveau Langage", tâchons qu'il soit proche parent des ORDINATEURS.»

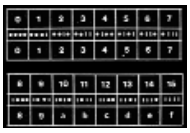
Le Programme est ainsi tracé.

A priori les ordinateurs devraient calculer selon le système binaire, le courant passe ou il ne passe pas soit 0 ou 1. Cependant le système binaire est gourmand en chiffres, il ne faut pas moins de 7 chiffres pour écrire le nombre 99.



En effet en binaire 99 s'écrit un million cent mille et onze.

C'est pourquoi les informaticiens ont pris l'habitude de les grouper par paquets de 4, les ordinateurs peuvent ainsi calculer en base 16. Cela nous amène à un nouveau langage numérique le système hexadécimal pour lequel on utilise une écriture alphanumérique.



Ils utilisent les chiffres arabes pour les 10 premiers et les 6 premières lettres de l'alphabet pour les suivants.

Notez tout de même, car cela aura son importance, l'écriture des 16 premiers nombres en binaire à l'aide de quatre chiffres en 0 et 1.

Il existe cependant une autre bonne raison pour utiliser la base 16. Si nous sommes engoncés dans le système décimal, c'est que nous avons des mains pleines de doigts, 10 en l'occurrence.

Vous avez certainement entendu parler des enfants indigo, nouvelle espèce qui devrait sauver l'humanité. Ces derniers sont reconnaissables à leurs mains comportant 8 doigts, ce qui les pousse à calculer spontanément en base 16.

Pour ces derniers le calcul des retenues devient un jeu d'enfant… indigo.

Revenons à la base 16. Le système hexadécimal porte à confusion.

Le langage que Boby a voulu enfanter sera formé d'éléments conçus concis, clairs et l'apparentant au binaire.

Pour un système de base 2 on dit binaire, pour un système de base 2 puissance 2, proposons bi-binaire et pour 2 puissance 2 puissance 2, soit 16, bi-bi-binaire que nous abrégerons, en l'appelant familièrement : Système Bibi.

À chacun des 16 nombres binaires de quatre chiffres doit correspondre un chiffre bibi. Quel nom lui donner ? Un nom court, soit une syllabe formée d'une consonne et d'une voyelle.

Quelles voyelles ? Occupons-nous du chiffre de droite, elle sera fermée si ce chiffre est 0 et ouverte si ce chiffre est 1.

Il reste donc à choisir 2 voyelles fermées, nous disposons des lettres : O et E prononcées la bouche en cul-de-poule.

Parmi les voyelles ouvertes, A et I nous font ouvrir la bouche soit en hauteur, soit jusqu'aux oreilles.

Les 2 premiers chiffres du nombre binaire vont être traduits par une consonne. En fait de consonnes, celle qui ressemble le plus à «pas de consonne du tout», autrement dit zéro consonne, c'est le H aspiré, que nous nous empresserons d'adopter pour 00.

Nous allons présentement opter pour des consonnes partant de l'arrière-bouche pour 00 et 10 et de l'avant bouche pour 01 et 11.

Pour 00 nous avons choisi H.

Pour 10 choisissons la gutturale K.

Pour 01, revenons à l'avant de la bouche avec la première consonne de l'alphabet : B.

Pour 11 nous choisissons D, la dentale.

Nous avons ainsi nommé nos 16 nombres.

HO HA HE HI BO BA BE BI KO KA KE KI DO DA DE DI, nous savons donc compter de HO à DI.

Observons la table de multiplication.

Voici une table facile à apprendre, la suite des multiples de n'importe quel chiffre est un poème.

Par exemple, les multiples de HE sont les nombres pairs :

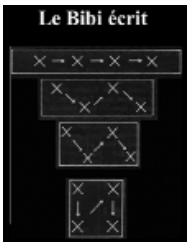
HE BO BE
KO KE DO DE
HAHO HAHE HABO HABE
HAKO HAKE HADO HADE

La suite des carrés, donnée par la diagonale descendante, est un poème sans fin dont les rimes répètent éternellement

HO HA BO KA
HO KA BO HA
…

Nous connaissons le nom de nos chiffres Bibi, reste à leur trouver des symboles calligraphiques.

Ces derniers seront autant que possible significatifs du nombre binaire qu'ils traduisent, d'un dessin simple et rapide et pouvant s'inscrire dans un rectangle analogue aux caractères d'imprimerie ordinaires.



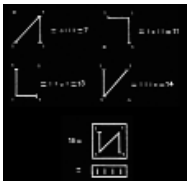
C'est pourquoi nous avons modifié l'ordonnance des quatre chiffres du nombre binaire selon le processus schématisé au tableau noir.

Décrétons que les valeurs 1 seront pointées par des extrémités de segments ou des angles, alors que pour les nombres comportant plus d'un zéro, nous allons devoir, pour éviter toute confusion, adjoindre à nos symboles des courbes éludant ces zéros.

C'est ainsi que pour 0 lui-même, nous retrouvons zéro :

Les multiples de 2 qui ne comportent qu'un seul 1 seront illustrés par les symétries de la lettre «J».

Les chiffres comportant deux 1 ne seront pas reliés par de simples segments afin d'éviter toute confusion.



Les chiffres comportant trois et quatre 1 seront eux reliés par des segments.

C'est ainsi que Boby Lapointe nous offre un système numérique complet en noms et en chiffres.

Nous pouvons contempler la table de multiplication chiffrée.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais nous avons un sérieux problème. Vous conviendrez que cette table est totalement incompréhensible. Certes une table de multiplication ne peut pas commencer par HO vue HO multiplié par n'importe quoi donne toujours HO, mais elle devrait débuter par HA, voire HE, ce qui n'est pas le cas. Le typographe, à supposer qu'il n'était pas ivre, n'a pas tiré les conséquences des règles que nous avons énoncées jusqu'ici. Tournons la page à l'envers.

Vous admettrez que cette table a meilleure façon, nous retrouvons à la première ligne et à la première colonne nos nombres, excepté le HO : HA HE HI BO BA BE BI KO KA KE KI DO DA DE DI.

Terminons avec une application : la statistique Bibi.

Un premier exemple très simple, tiré d'un fait divers relaté par *Le Matin* orange, dans sa fructueuse collaboration avec le musée de cryptozoologie de Rumine.

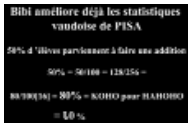
On y apprend, le 08.02.04 soit le HOKO HOHE HOBO, qu'un chien viverrin a été retrouvé mort l'année précédente, soit en BIDAHI.

Sachant que la statistique fédérale s'intéresse aussi à ces gros cons de chasseurs, guignons le site de l'office fédéral de l'environnement des forêts et du paysage.

Nous constatons que de 2003 bis 2004, dans un Bibi langage propre à l'administration fédérale, qu'effectivement un chien viverrin a été tiré en BIDAHI. Vous conviendrez qu'il en faut peu pour transformer ces statistiques en Bibi.

Ne résistant point, nous cliquons sur «graphique».

Nous visualisons parfaitement grâce au superlogiciel de l'administration fédérale qu'en BIDAHI il y en eut HA et qu'en BIDABO il y en eut HO.



Pour finir nous pouvons constater que le Bibi a amélioré rétrospectivement les compétences des petits Vaudois, en effet si 50 %, en décimal, parviennent à effectuer une division sans fautes, par le truchement du Bibi ce pourcentage s'élève à 80 %. En effet 50/100 = 128/256, soit 80 % enn base 16 et KOHO pour HAHOHO en Bibi.

Signalons encore à l'aimable assemblée l'existence d'un convertisseur décimal-Bibi disponible sur la toile, qui l'aidera à remplir sa prochaine déclaration d'impôt en Bibi.

•••

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2005

Candidat	Voix	Prix
Olivier Français	20	Champignac d'Or
Jean-François Nicollier	10	Champignac d'Argent
Marc Vuilleumier	9	Mention "Obscure clarté"
Romaine Jean	8	Mention "Grand écart"
Jacques Allaman	7	Mention "Erreur de diagnostic"

Éric Bonjour	6	Mgr H. Schwery	3	Andrea Eggli	1
Charles Beer	6	Fond. du Levant	3	Joël Robert	1
Christophe Boillat	6	Claude Roch	2	Francis Parel	1
Christophe Passer	5	J.-R. Germanier	2	Yvan Perrin	1
J.-J. Schilt	5	André Bugnon	2	Simon Epiney	1
Pierre Hugli	5	Walter Fust	2	Véronique Pürro	1
J.-C. Bourquin	5	Serge Segura,	2	Télétexte	1
Léonard Bender	4	G. Nicod	2	Dominique Schibli	1
Henri Dès	4	R. Bichsel-J.-C. Luthi	2	Stéphane Fournier	1
Mario Annoni	3	Ch. Bouchardy	1	A.-C. Lyon	1
Yvette Jaggi	3	Peter Tschopp	1	Yvan Slatkine	1
Vincent Hutter	3	Pierre Mercier	1	Cédric Jotterand	1

Votes valables	144	Votes	147
Votes blancs	2	Votants	73.5
Votes nuls	1	Fait à Lausanne, le 11.12.2005	

Nous défendons la distinction avec tous ceux qui la défendent!

***par Paul Petchi, de la rédaction valaisanne de* La Distinction**

EN juin 2004, l'affaire d'un travail de maturité copié-collé par un écolier, sanctionné par l'école et sauvé par un avocat, devient le signe pour un enseignant genevois que l'école secondaire est en échec.

On a supprimé l'émulation, on a *«ridiculisé la vertu républicaine qu'était la volonté de se distinguer»*.

Je me permets de citer plus largement ce commentaire paru dans *L'Atout* du mois de juillet 2004. Ce commentaire est signé d'un homme pour l'instant courageux, otage sous un autre nom du système qu'il dénonce. Il se souvient des humanistes:

«Ces humanistes avaient inventé une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où ce mérite donnait sa chance à chacun. Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années 80 combattu, au motif que "sélectionner, c'est exclure", et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les privilèges.

Ainsi à force de…»

Oui, Mesdames et Messieurs, selon cet analyste, c'est à l'extérieur de l'école qu'on doit se distinguer et comme à l'extérieur, il n'y a plus de médiation, c'est la loi (je cite) *«du plus fort, du plus malin, du plus rusé, du mieux conseillé, du fils à papa…»* qui l'emporte.

Cet homme pour l'instant courageux, qui a renoncé par esprit républicain au privilège de son nom de famille, déplore la fin du mérite scolaire, il semble que cette interdiction de briller s'applique aussi aux professeurs. C'est ce que nous pouvons déduire en tout cas des efforts que fait ce philosophe et écrivain pour se distinguer en dehors de l'institution scolaire. Nous allons voir comment.

Le 13 février 2005, *Le Matin-Dimanche* annonce les résultats d'une enquête concernant le degré déplorable de connaissance en grammaire, syntaxe et orthographe des étudiants de la faculté de lettres de Genève. L'Université est en échec.

Notre pour l'instant vertueux républicain, qui a préféré descendre dans l'alphabet pour s'élever à ses propres yeux, commente et voit trois facteurs qui ont aggravé l'illettrisme en cassant l'école. Au lieu d'être une école républicaine basée sur l'égalité des droits, elle se veut une école égalitariste. Les mesures d'économie l'affaiblissent. Elle renonce au mérite, fleuron des humanités.

Mais je cite plus longuement ce commentaire trouvé dans Novopress.info le 17 février 2005:

«Ces humanistes avaient inventé une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où le mérite donnait sa chance à chacun. Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années 80 combattu, au motif que "sélectionner, c'est exclure", et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les privilèges! Mais si nous refusons…»

On remarquera que la pensée de ce commentateur, qui a sacrifié son patronyme valaisan pour d'obscures raisons, a évolué entre juin 2004 et février 2005. «Ce» mérite est devenu «Le» mérite. Un point d'exclamation ponctue l'analyse, quand on se répète, les choses prennent bien sûr un petit air entendu. Quoique dans un contexte différent, comme le prouve le début de la suite…

La fin du mérite scolaire que déplore cet auteur d'une vingtaine de livres écrits sur un temps probablement dégagé par une pédagogie qui n'est plus centrée sur le savoir s'applique assurément aussi aux enseignants. C'est ce que nous pouvons déduire en tout cas des efforts que fait cet homme, dont on dit à Sion qu'il a renoncé à son nom de famille par crainte d'une fatwa, des efforts que fait cet homme, disais-je, pour se distinguer en dehors de l'institution scolaire.

Nous allons voir comment.

Le 16 septembre 2005, pendant le 18e Forum de l'économie vaudoise, Romaine Jean, animatrice, lance le débat en s'inquiétant d'une école qui forme des cancres. Originaire de St-Romain, commune d'Ayent en Valais, Romaine Jean née Jean présente le premier intervenant connu sous le pseudonyme de Jean Romain. Elle l'a déjà reçu à Infrarouge sur le même sujet.

Le plan cet exposé nous montre qu'il y a été prononcé une fameuse phrase où il est question d'une école qui croit que *«Sélectionner à partir des capacités des élèves c'est exclure.»*

Fort de cette présentation publique, sous le regard en chiasme de sa compatriote Romaine Jean, Jean Romain réagit quelques jours plus tard à l'actualité, récente nous sommes le 25 octobre 2005. Des tests de compétences payants sont aujourd'hui organisés, preuve que l'école n'inspire plus confiance. Elle n'ose plus sélectionner. Et Jean Romain d'argumenter en se souvenant des intentions des inventeurs de l'école. Il le fait dans commentaires.com:

«Ces humanistes avaient inventé une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où ce mérite donnait sa chance à chacun. Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années 80 combattu, au motif que "sélectionner, c'est exclure", et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les privilèges. Aussi l'école a-t-elle cessé…»

Jean Romain a quelques ressources, quand il se cite lui-même. Dans un mouvement pendulaire, il revient à «ce» mérite de la première version, et pourtant il ne craint pas de proposer une conclusion inédite à sa démonstration.

Remarquons que ses phrases ne tirent leur force de démonstration que de l'accumulation des démonstratifs. Ces, ce, ce, ce, c'est, démonstratifs qui prétendent à une telle évidence qu'on peut renoncer au point d'exclamation.

La fin du mérite scolaire pour les élèves que déplore Jean Romain s'applique probablement aussi aux professeurs. C'est ce que nous pouvons déduire en tout cas des efforts que fait Jean Romain pour se distinguer en dehors de l'institution scolaire. Nous allons voir comment. Très récemment, dans *L'Hebdo* du 3 novembre 2005, il affirme au détour d'une chronique «L'avenir de l'école»:

«Ces humanistes avaient inventé une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où ce mérite donnait sa chance à chacun.

Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années 80 combattu, au motif que "sélectionner, c'est exclure", et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les privilèges. Aussi l'école a-t-elle cessé…»

On remarquera une variante de taille dans la formulation, qui reproduit mot à mot la précédente. Un retour à la ligne entre les deux phrases concernées, la mise en page fait des deux phrases, deux phases clairement opposées du processus, l'une à l'imparfait, l'autre au présent. Par ce retour à la ligne, Jean Romain ne se pose plus seulement comme philosophe mais comme historien.

La fin du mérite scolaire pour les élèves que déplore Jean Romain s'applique certainement aussi aux professeurs. C'est ce que nous pouvons déduire en tout cas des efforts que fait Jean Romain pour se distinguer en dehors de l'institution scolaire.

Nous allons voir comment.

Dans *Le Régional* du 10 novembre 2005, Jean Romain énonce les huit commandements du pédagogiquement correct. On prétend que le niveau monte, que c'est l'élève qui doit construire son savoir, de manière ludique, dans une école qui est un lieu de vie, ouvert à la transversalité qui apprend à apprendre et tout spécialement apprendre à être, mais je cite plus largement ce commentaire:

«Ces humanistes avaient inventé une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où ce mérite donnait sa chance à chacun. Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années 80 combattu, au motif que sélectionner, c'est exclure, et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les privilèges. L'école a cessé…»

L'école a cessé de croire à la méritocratie. Le mérite lui apparaît aujourd'hui comme un piège, voire une imposture.

Un texte de plus en plus dépouillé, dans un nouveau contexte, comme le prouve le début de la suite où il a supprimé le mot aussi. Supprimé les guillemets autour de «sélectionner, c'est exclure». Supprimé le retour à la ligne, quelle concision autour d'une pensée qui se densifie!

La fin du mérite scolaire pour les élèves que déplore Jean Romain s'applique probablement aussi aux professeurs. C'est ce que nous pouvons déduire en tout cas des efforts que fait Jean Romain pour se distinguer en dehors de l'institution scolaire.

Nous allons voir comment. Dans *Le Temps* du 15 novembre 2005, Jean Romain décrit l'échec de l'école primaire. Il dénonce la réforme qui depuis vingt ans en détruit l'efficacité. Après le dépouillement, c'est la profusion. Regardez:

«Ces humanistes avaient mis sur pied [au lieu d'inventé] *une école où le mérite départageait les meilleurs, toutes origines confondues, et où ce mérite donnait sa chance à chacun. Ce dispositif de sélection par le mérite et non plus par la filiation ni par la classe sociale, ce dispositif de correction des inégalités sociales est depuis les années 80 combattu, au motif que sélectionner, c'est exclure, et qu'éprouver en classe les aptitudes des élèves, c'est reproduire les privilèges. Ainsi* [au lieu de aussi] *l'école a cessé de…»*

L'œuvre de Jean Romain est donc un *work in progress* et nous ne manquerons pas de vous signaler toute parution qui pourrait survenir pendant de la durée de cette cérémonie, que nous n'hésiterons pas à interrompre, même durant sa deuxième demi-heure.

L'école que regrette Jean Romain ne permet plus de sélectionner, ne permet plus de briller, ne permet plus de se distinguer, voici pourquoi le régent Putallaz est obligé de briller et de distinguer en dehors d'elle.

Jean Romain Putallaz brille à la manière de Jean Sébastien, qui avait gardé son nom pour signer ses variations Goldberg.

Mais au clavier plutôt qu'au clavecin.

Il le fait avec beaucoup de contrôle, il le fait aussi et ainsi avec un double contrôle: contrôle-c contrôle-v.

Oui l'école, Jean Romain, crois-tu, considère le mérite comme un piège ou une imposture.

Mais pour toi, Jean Romain, sélectionner, ce n'est pas exclure; sélectionner, ce n'est pas forcément couper, tu nous le prouves, puisque sélectionner selon ta méthode, c'est pour copier-coller.

Vous voici, Jean Romain, contraint à vous distinguer en dehors de l'école, la preuve vivante de ce que vous dénoncez.

Oui, mon lapin, en te levant tu te pièges, et brillant comme le plus rusé, le plus finaud, le plus fort, tu m'apparais aujourd'hui comme un distingué flemmard.

Oui, tu as raison, Jean Romain, cette école abrutit, tu nous le dis explicitement: *post tenebras brasse*!

Cette école abrutit surtout ceux qui la dénoncent, tu nous le dis implicitement, tes histoires bégaient et tu radotes.

À bas le sens, à bas la langue; vive la parole, vive le Champignac!

Le chemin de la liberté, de l'indépendance et de la gastronomie

par Bruno Kemm, directeur des Mines et Salines de Bex

DÉLICIEUX Champignaciens, subtiles Champignaciennes,

Au vu de la gloire immortelle qui rejaillit telle une source saumâtre sur chaque Bellerin et sur chaque Bellerine, les Mines et Salines ont dépêché leur directeur en personne. Je viens donc toucher du doigt la gloire immortelle et l'impérissable chef-d'œuvre que constitue le Champignac d'argent.

Vous savez bien sûr qu'en l'an 572, une horde de féroces Lombards s'apprêtait à porter la désolation sur le *Pagus Waldensis*, le Pays de Vaud. C'est dans la plaine de Bex que fut arrêtée l'invasion. C'est dans la bataille de Bex que l'élan se transforma en déroute. Que dis-je en déroute? En désastre. Selon l'historien mérovingien Frédégaire, à peine dix Germains purent repasser le col du Grand-Saint-Bernard et annoncer au roi de Pavie et à sa couronne de fer cette sanglante débâcle. Depuis lors, les Lombards restèrent en Lombardie et les vaches furent bien gardées.

Vous savez aussi que ce sont les mineurs de Bex qui, les premiers, en mars 1798, dressèrent dans la brise de la révolution le drapeau vert et blanc orné de la devise «Liberté et Patrie». Cette oriflamme chassa l'ours bernois plus efficacement que les troupes du général Ménard. Et le plantigrade dut changer de régime. Fini le saucisson de Payerne. Fini le pain d'Echallens. Fini le blanc de Lavaux. Finie la perche du Léman. Fini le sel de Bex.

Le Champignac d'Argent 2005

Et aujourd'hui, en ce 17 décembre 2005, le Champignac d'argent descend dans la mine et y brille d'un éclat particulier. 572, 1798 et 2005. Les trois dates doivent être plantées comme l'arbre de la liberté dans le cœur des Bellerins et dans les entrailles des Bellerines.

Elles doivent être gravées par nos mineurs au plus profond du plus profond des salines de Bex.

Je le dis sans ambages: ce témoignage de reconnaissance si glorieux soit-il, nous le méritons. Car que serait le canton de Vaud sans Bex? Que serait le Champignac sans sel? Poser la question, c'est déjà y répondre.

Que les Alpes, le Plateau et le Jura soient réunis dans un même canton, c'est bien. Que le pain et le vin soient produits par le même canton, c'est bien aussi.

Mais ce ne serait encore rien s'il nous manquait le sel contre le verglas et pour l'assaisonnement.

Depuis des siècles les Bellerins et les Bellerines montrent d'un doigt vaillant et intrépide le chemin de la liberté, de l'indépendance et de la gastronomie.

Car, en vérité je vous le dis, nul vrai Vaudois n'aurait idée d'arroser son papet de sel teuton. Nul vrai Vaudois ne voterait l'abolition de la régale qui frappe l'importation du sel. Nulle vraie chèvre vaudoise n'a jadis accepté de lécher des pieds aromatisés par le sel du Rhin. Nul vrai Vaudois n'accepterait aujourd'hui de voir sa voiture corrodée par du vulgaire gravier alaman.

Refoulant le Lombard, le Bernois et le sel du Rhin, les Bellerins et les Bellerines incarnent la résistance à la germanisation et à l'uniformisation.

***

Délicieux Champignaciens, subtiles Champignaciennes, je ne crains pas de finir mon discours par ce raccourci saisissant: «Bex est aux Préalpes Vaudoises, ce que la voile latine est au lac Léman.»

Le métro de Moscou dans la bande dessinée contemporaine (IX)

CES derniers mois, les démolitions bouleversent le centre historique de Moscou. Nous avons rapporté ici même comment le fameux hôtel Moskva vient d'être remplacé par un trou béant. De l'autre côté de la place, au départ de la rue de Tver, ancienne rue Gorki, un bâtiment tout aussi accueillant quoique d'une autre facture l'a précédé dans le néant: le fameux hôtel Intourist. La parution en novembre 2005 du deuxième volume de Jovanovic et Giroud, *Le Serpent sous la glace*, chez Dupuis nous donne la possibilité d'en offrir une représentation (fig. 40). À droite, une entrée de métro; à l'arrière, le fameux Intourist; au premier plan, le coquet hôtel National à la fois classique et modern style, déclinant depuis 1901 historicisme et Art nouveau. Cet hôtel a été en 1918 la première maison des Soviets, Lénine occupait la chambre 107.

Une suite très cinématographique de 9 cases, alternant plans généraux et gros plans, nous fait suivre les héros dans une station que nous avons identifiée. Le fameux répertoire *Die Moskauer Metro* de 1989 la nomme selon la transcription germanisée de l'époque *Plostschad Swerdlowa* entre *Gorkowskaja* et *Nowokusnezkaja*. Le rapport d'exploitation bilingue anglo-russe de 2003, *Moscow Metro*, dresse la liste des changements de nom effectués en date du 5 novembre 1990: dans la transcription anglaise d'aujourd'hui *Ploshchad' Sverldlova* est devenue *Teatralnaja* (fig. 41), *Gorkoskaya* est changée en *Tverskaya*, alors que la rue Gorki reprenait son nom de route de Tver. C'est le début de la fin pour la mémoire de Sverdlov, qui perd sa place et la station de sa place au centre de Moscou en même temps que Gorki sa rue. Une année plus tard, la ville de Sverdlovsk était littéralement rebaptisée en Iekatarinenbourg, déboulonnant définitivement de la mémoire locale les dernières traces de Yakov Sverdlov (fig. 42), successeur de Kamenev à la présidence du Comité exécutif central, mort en 1919. *«Un instant chacun de nous tint le récepteur dans la main et chacun put sentir le silence à l'autre bout. Puis nous raccrochâmes.»* C'est Trotsky qui raconte, Lénine est au bout du fil. *«Sverdlov n'était plus parmi nous.»* Et c'est maintenant définitivement vrai.

Fig. 40.– L'hôtel National et le regretté Intourist, in *Le Secret*, vol. 2

Fig. 43.– L'entrée de la station *Okhotny Riad*

Fig. 41.– La station *Teatralnaïa*, anciennement Place Sverdlov, en réalité et dans *Le Secret*, vol. 2

La ligne verte n° 2 ne nous est pas tout à fait inconnue dans notre enquête, puisque nous y avons déjà rencontré la station Aéroport (voir *La Distinction* n° 100) qui lui est contemporaine (1938). La *Teatralnaïa*, selon la transcription française, tire son nom de la proximité du théâtre du Bolchoï. L'entrée représentée ici (fig. 43) est celle de la station voisine d'*Okhotny Riad* (1935) sur la ligne rouge n° 1. Ces deux stations correspondent sous-terre entre elles et avec la station *Plochtchad Revolioutsi* (1938) sur la ligne bleue n° 3 (voir *La Distinction* n° 99). Elles forment ensemble depuis le 11 septembre 1938 le centre de gravité du métro Lénine et son centre idéologique, les trois stations étant baptisée à l'époque Perpective Marx, Place Sverdlov et Place de la Révolution. Les deux premières sont l'œuvre de Fomine, dans le plus pur classicisme stalinien inspiré par les thermes romains.

Mais voilà que le métro est en plein développement encore et que notre envoyé spécial sur place a été invité le 10 septembre 2005 à 15h08 pétantes (fig. 44). Il a signé après le maire de la ville, et au nom de *La Distinction*, le livre d'or de la toute nouvelle station du *World trade center* de Moscou, *Delovoy Centr* (fig. 45). Cet embranchement, avec point de rebroussement nouveau, va poser un sérieux problème aux voyageurs de l'ouest moscovite, parce que pour la première fois une ligne est désormais formée en Y. La ligne bleu ciel n° 4 à la station *Kievskaïa* alterne son aiguillage sur le même quai selon une fréquence irrégulière, elle ne manquera pas désormais d'égarer les plus distraits. Comment aujourd'hui, dans ses confins, le métro se développe et se décline dans de nouvelles technologies sera probablement explicité dans un prochain reportage.

S.-C. D.

(À suivre attentivement dans un numéro à venir)

Fig. 42.– Yakov Sverdlov en 1934 n'est pas encore affranchi.

Sverdlov dans la bande dessinée

Sverdlov en exécuteur du tsar apparaît dans le second volume de «Les Éternels», *Mira*, de Yann et Meynet, Dargaud, 2004.

Fig. 44.– Ticket somptuaire à 26 roubles acheté et composté à l'ouverture du mini-métro, le 10 septembre 2005, à 15h08

Fig. 45.- Inauguration de la station du centre des affaires *Delovoy Centr*, par notre envoyé spécial sur place

Kostia dans le métro.

Charmant petit opuscule pour jeune adolescent, ce roman raconte la vie quotidienne de Kostia, jeune fille de Moscou et la visite à sa grand-mère près de Tchernobyl. Pendant les années Gorbatchev, on y rêve de la boisson du diable, le Coca-Cola. Alcool, désœuvrement, promiscuité des appartements communautaires, queues interminables sont les marques de la quotidienneté, mais aussi le seul luxe qui appartient à tous:

«On laisse derrière nous Moscou l'austère. Cinq kopeks. L'escalator. Et nous nous engouffrons dans nos palais souterrains, nos cathédrales sans Dieu comme les appelle mon père. À cent mètres sous terre, nous avons l'espace, la lumière, le luxe et la beauté: le métro.

Une pure folie, colonnes de marbre, statues, fresques, mosaïques, énormes lustres de verre avec lumière tamisée, arcades sculptées. Renversant. Il y en a pour tous les goûts. Un monde par station: art traditionnel, conquête de l'espace, musée ou encore salon du siècle passé, mais toujours le même délire. (...)

– Au fond, tu as raison, lui dit Sacha, le monde idéal existe. Staline, Bien-aimé Petit Père des peuples, l'a promis et donné aux Russes. C'est le métro. Mais il n'a qu'un défaut.

– Le-le-lequel?

– Il est sous terre. En bas le paradis et en haut…»

Irène Cohen-Janca
L'Étoile de Kostia
Éditions du Rouergue, 2002, 190 p., Frs 17.90

Contrôles en altitude

Vues extraordinairement perçantes

Rappelons d'autre part qu'en Suisse, les oiseaux migrateurs entrant dans le pays ont été mis sous haute surveillance.

***Tribune de Genève**, 17 novembre 2005*

Petits Mickeys et grands principes

Will Eisner
Le complot, l'histoire secrète des Protocoles des Sages de Sion
Grasset, 2005, 144 p., Frs 39.70

L'invraisemblable destin des prétendus *Protocoles* des Sages de Sion, falsification antisémite produite par des agents de la police tsariste au début du XXe siècle, démasquée dès 1921 mais encore diffusée de nos jours dans certains milieux, mérite d'être largement connu. C'est l'objectif que s'était donné Will Eisner, qui travailla plusieurs années durant à cet ouvrage. Sans atteindre à la force d'expression du *Maus* de Spiegelman, il parvient à expliquer clairement les origines et les récupérations de ce recueil nuisible et incohérent d'élucubrations. Même si l'éditeur pousse un peu un loin le bouchon (prix excessif, préface du *commentatore* Umberto Eco, rabats dithyrambiques), voilà une bonne BD didactique, qu'on aurait aussi bien pu intituler *La théorie du complot pour les débutants. (M. Sw.)*

Discographomanie

Carlos et Patrick Sébastien chantent Coldplay
Chansons pour enterrements, divorces et fausses-couches
Éditions du Nœud Coulant, 2005, 54 min., Frs 29.90
Deluxe Edition, Frs 149.90

C'est bien connu, les extrêmes se rejoignent et cela donne parfois lieu à des rencontres aussi surprenantes qu'inattendues. Et quand les rois de la gaudriole franchouillarde s'allient aux princes de la pleurnicherie anglo-saxonne, on tombe inévitablement sous le charme d'une fusion aigre-douce qui devrait facilement s'accrocher jusqu'à cet automne tant aux gramophones des homes médicalisés qu'aux baladeurs numériques des adolescents dépressifs.

Dès les premiers accords de kazoo, vous serez éblouis par la richesse des mélodies qui resplendissent comme un couple de cailloux lovés dans le brouillard. Et avec des paroles aussi entraînantes que «Fiesta in the cemetery», «Mais qu'est-ce que tu saignes, Doudou dis-donc!», «Quatre overdoses à la bamboula du papayou» ou encore «Le petit bonhomme en mousse s'est pendu à la cave», nul doute qu'elles vous feront craquer dès la première écoute, et chanter sur la table dès la deuxième.

On vous recommande le double album Deluxe-Edition comprenant une lame de rasoir et les versions remixées chantées en créole. Un must! *(M. K.)*

À partir d'une image

L. Sambo

La maison endormie

SORTIE tout droit d'un conte de fées, la maison aux trois cheminées abrite à coup sûr derrière ses trois lucarnes les trois petits cochons endormis. Ou quelque Belle au bois dormant provinciale assoupie à l'abri du volet de bois. L'allumeur de réverbères est passé. Le mur peut-être délabré à la lumière du jour sort si luisant de la nuit qu'il évoque un éclairage de théâtre imitant celui de la lune; et le silence qui précède l'entrée en scène du galant dissimulé dans un buisson.

Et si je tourne l'image et la regarde sous un autre angle (toit et cheminées à main gauche) n'est-ce pas le Chat botté lui-même, à demi ensommeillé sous son grand chapeau, après avoir remisé ses bottes de sept lieues? *(V. P.)*

Aventures virtuelles

Œil de Vache, cinquantaine entamée, cœur cabossé, cherche un mec, histoire de s'ébattre encore un peu dans les prairies d'automne… et plus si entente.

À mon âge, une femme a plus de chances de mourir dans un attentat que de retrouver un homme, mais voilà, pour le premier janvier: une bonne résolution «*voglio un'uomo*». Soyons moderne, que diable! Je me décide, je me lance, j'essaie sur le web!

Hello très chère,
– Voilà qui est charmant, voyons un peu…
T'as l'air super, va voir mon profil.
– Oui, bien sûr j'irai voir.
Je suis peut-être trop jeune pour toi en tout cas pour l'âge… mais moi je fonctionne au feeling entre deux personnes qui m'intéressent… tu as l'air tout à fait intéressante… à travers ces quelques lignes je me demandent ce qu'il faudrait que j'écrive pour que tu veuille au moins en savoir plus sur moi… si tu es curieuse… la vie est courte et cela ne n'engage à rien de mieux se connaitre et après…
Au plaisir de te lire.
Bisoubye
– Bon, ben, c'est pas qu'il ait une très bonne orthographe, ce petit. C'est alambiqué, sa manière d'écrire, et surtout, comme il dit, il est vraiment trop jeune: 26 ans! J'imagine, mon cuir déjà tanné avec de la chair fraîche? Non, non, je suis pas pédophile, moi. Pas envie de jouer à la maman, encore trop jeune pour me la jouer Harold et Maude. Que répondre?

***

Salut le jeune,
Merci de ton message, mais vraiment tu es bien trop jeune pour moi, les relations amoureuses ou sexuelles avec des très jeunes ne m'attirent pas, ce n'est pas ce que je cherche sur le web et, pour l'instant, je ne cherche pas non plus à élargir mon cercle d'amitiés qui est déjà vaste.
Bonne chance
– C'est bien poli ça, et très clair aussi.

***

Hello très chère,
Je te remercie pour ta réponse!
Dommage que je t'intéresse pas car tu as l'air d'avoir la tête sur les épaules… on aurait quand même pu faire connaissance… mais bon dommage… c'est toi qui vois.
Bisoubye
– Oui, oui, c'est moi qui vois, et c'est quoi ces bisoubyes?

***

Reciao!
Ah et je t'envoie aussi une photo.
À+, peut-être
– Oups, il insiste, ça m'ennuie et me flatte, allons voir tout de même. Oh, qu'est-ce qu'il est mignon, bien foutu. Il a l'air propre sur lui, un peu trop léché même, style névrose obsessionnelle à bas bruit. [Ça, c'est un joke perso pour définir les mecs de son style qui n'ont pas l'air d'être pétris de fantaisie.]

***

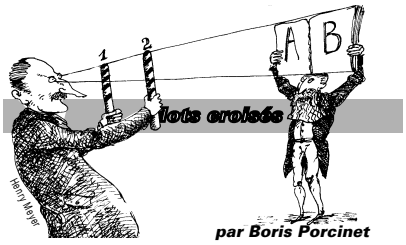
Oui je vois,
Ton pseudo est pas usurpé, t'es vraiment canon…
Pourquoi cherches-tu une femme sur le web? à voir ta photo, tu ne devrais pas avoir trop de peine à en trouver une dans la vie réelle…

***

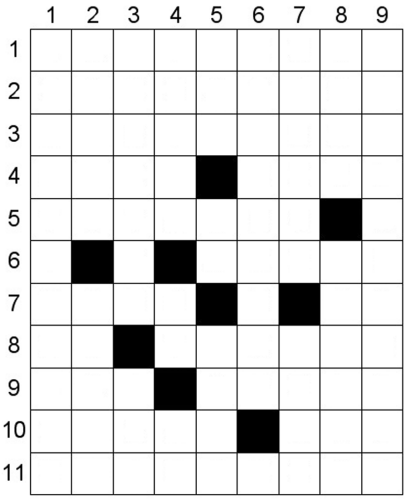
Hello très chère!
Je te remercie pour le compliment!
Et bien je suis un peu fou parce que j'avoue être très attiré par les femmes plus âgées que moi que je trouve intéressantes et sexy… j'aime bien les petites ride aux coins des yeux…
– Et le cou flétri? les cuisses creuses? les fesses qui tombent? les bras flasques?
Mais c'est pas facile à trouver parce que ça choquent d'où le web et après… selon le feeling… à toi de voir… contacte moi par mon e-mail si tu veux…
Au plaisir
bisoubye
– Non, mon chou, je ne te contacterai pas par mail, faut que tu laisses tomber…

O. d. V.

Jeux croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite
1. Le morceau de Gruyère, c'est 2 fr.20.
2. Pratique plus grave en campagne qu'en station.
3. Bois trop bien.
4. Couvrent une bonne surface – Pas donné.
5. Elles ont tout ce qu'il faut, là où il faut.
6. Un peu déçue quand même.
7. S'applique à une nouvelle paire de jumelles – Préposition.
8. De bout en bout – Sorte de hérisson à Maurice.
9. Pièce artistique – Souvenir en dur.
10. À la pointe en Israël – Prise de tête ou fin du casse-tête.
11. Sont du genre à n'en avoir qu'un.

De haut en bas
1. Les rebibes lémaniques, c'est hors de prix.
2. Ouvre-bouteilles – Pour la channe du précédent.
3. Toujours belle, celle-là, et ça fait longtemps – Pour une soif de Kazakh.
4. Rendit son rouge (ou son blanc, ou autre chose) – Proche de Pierre, Paul et les autres – Tiens.
5. Prend son pied avec pas mal de monde – Souvent déterminant – En fait une affaire.
6. Histoire à rallonge.
7. Fille de joie – Pris en main.
8. Plie mais ne rompt point – Vue et approuvée.
9. Pendant 5 ans en Suisse, elles ne peuvent l'être qu'au naturel.

Chaque semaine ou presque
toute l'actualité mondiale et lémanique
sur www.distinction.ch

Goslers valaisans

«Avec Ivresse, entre plaisir et discipline, *s'achève un périple de plus de Vingt ans, qui a débuté à Genève, et Qui se termine dans la même ville grâ- Ce à Laurie Bender et Jean-Luc Bideau. J'ai rejoint la ville en octobre 19 83, pour suivre une forma- Tion d'assistant social à l'Institut D'études sociales. Au départ, j'avais Prévu de rentrer en Valais –comme on disait– Aussitôt mon diplôme en poche, pour pra- Tiquer mon métier, mais le sort, le cœur, les Aléas en ont décidé autrement.»* (p. 11)

C'EST avec ces admirables alexandrins que s'ouvre le grand et beau nouveau livre de Gabriel Bender, le poète valaisan qui chante le plaisir et l'ivresse. On déguste dans les vers de Bender toute la magie du Valais, pas celui des entrepreneurs des cimes blanches, si bien pourfendu par Maurice Chappaz, mais celui du fendant et de la willamine, des samedis soir qui deviennent dimanches matin, des treize étoiles qui brillent dans les yeux des conducteurs entraînés dans les méandres des routes obscures.

Extraordinaire Bender, qui invoque *«toutes les cultures»* (p. 17) pour chanter le goût de la fermentation, de la distillation, de ces *«transformations sur la matière et l'esprit»* (p. 17) qui, de Sierre à Sion, changent le jus insipide du raisin en divin breuvage. Qui se fait sociologue pour rappeler que *«le vin a affaire au sacré, c'est une évidence»* et que *«peu de produits sont aussi chargés culturellement que les aliments et les boissons.»* (p. 17 encore) Ethnopsychiatre pour enseigner que *«les drogues sont des dieux, des divinités.»* (p. 38) Historien pour évoquer ces Bernois qui consommaient *«près de trois millions de pots d'eau-de-vie par an, à la fin du 19e siècle»* (p. 43). Psychologue pour dire que *«pour éviter l'affrontement, il ne faut pas se positionner au même niveau.»* (p. 53) Archéologue pour indiquer que des fragments d'os *«fournissent des indications sur l'état de santé d'une population disparue»* (p. 95). Anarchiste pour crier que *«l'homme ne crée pas la société, il y naît.»* (p. 96). Penseur pour suggérer que les manquements à la bonne conduite sont un *«mal de théâtre»* (p. 121). Médecin pour professer *«qu'une saine cuite, c'est d'abord une cuite.»* (p. 103) Il en appelle à Rousseau: *«Les goûts simples sont universels.»* (p. 25) À Gainsbourg: *«On a tous du Mr Hyde en soi.»* (p. 114) À Baudelaire, pour dire qu'avec le vin, *«l'homme mauvais devient exécrable, comme le bon devient excellent.»* (p. 108) Et tour à tour Bender est encore esthète, ethnologue, œnologue, philosophe, il cite Bourdieu et Bakounine, Szasz et l'ISPA, Chamoson et Stakhanov. Homme de mille et un dons, de mille et une références, éminent savant de l'ivresse et du bonheur de trop boire…

Ah! S'abreuver encore de Bender, vers après vers, jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que tombent les dernières syllabes:

«Alors, forcément, l'ivresse interpelle,
(…) Comportement bestial
[qu'on tente d'éliminer.»
(p. 122)

J.-P. T.

Gabriel Bender
Ivresse, entre plaisir et discipline
Photographies: Laurie Bender
Préface: Jean-Luc Bideau
Monographic, 2005, 129 p., Frs 48.–

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Vingt-neuvième épisode

Résumé des épisodes précédents

La police bernoise a arrêté la jeune femme qui a loué le véhicule utilisé lors du meurtre de Chamblandes. L'inspecteur stagiaire Not ramène cette dernière à Lausanne, après avoir été mis en garde par un mystérieux représentant de la police fédérale.

Entre Berne et Lausanne,
jeudi 9 septembre 1937, 12h00

Vêtue d'un tailleur strict et d'un chapeau de feutre, qu'elle portait incliné sur l'œil à la façon des vedettes de cinéma de l'époque, Renata Steiner aurait pu paraître séduisante si elle n'avait affiché en permanence une mine mi-boudeuse mi-renfrognée qui commençait à marquer ses traits. Avec ses vingt-neuf ans, elle était à peu près du même âge que moi. Elle avait dû croire que sa jeunesse lui permettait de toiser Studer et les vieux inspecteurs de la Sûreté bernoise. Je m'imaginais que la proximité d'âge favoriserait ses aveux durant le trajet en voiture.

Au contraire, elle se borna à me cracher des réponses laconiques quand j'essayai d'établir son identité. Elle parlait parfaitement le français, émaillant de temps en temps ses paroles d'interjections en dialecte alémanique. Je sautai sur l'occasion pour lui faire part de mes origines, j'avais même visité la conserverie de Lenzbourg lors d'une course d'école.

– Vous n'êtes qu'un agent de la bourgeoisie fasciste qui dirige ce pays ! Je n'ai aucune raison de vous déclarer quoi que ce soit !

La langue ne faisait rien à l'affaire : sa résolution demeurait inébranlable. J'interrompis là mon interrogatoire improvisé.

Les nuages s'effilochaient progressivement, le soleil se manifesta à nouveau peu avant Fribourg. Bientôt la route se mit à fumer. Dans cette atmosphère propice à la rêverie, je reprenais mentalement mon étrange conversation avec l'«ami Fritz» : le retors chef de la Bupo avait-il pris pour argent comptant mes assurances répétées ? Non, aucun agent étranger n'avait tenté de prendre contact avec nous ; non, les pistes politiques ne nous avaient menés à rien ; non, la veuve de la victime n'avait pu identifier qu'une certaine Gertrude Schüpbach, dont le rôle restait encore à préciser, et personne d'autre. Cette dernière dénégation, la seule véridique, me semblait, ainsi cernée de mensonges éhontés, elle-même sujette à caution. Et si Elsa Reiss n'avait pas tout dit ?

Une lente sonnerie interrompit ces réflexions. Nous approchions d'un passage à niveau, la barrière était abaissée. Le chauffeur ralentit, puis s'arrêta. L'express Zurich-Genève, gloire des chemins de fer fédéraux, tardait à poindre à l'horizon. Je saisis l'occasion pour me dégourdir les jambes, la prisonnière me suivit. Craignant qu'elle ne profite des circonstances pour mettre fin à ses jours, je la serrai de près lorsqu'elle s'approcha de la voie ferrée.

Je vis ainsi son regard changer au moment où le convoi parut enfin. Elle semblait hypnotisée par la locomotive, dont elle suivit le passage comme les fellahs du Nil devaient regarder passer pharaon sur son char d'apparat. Elle joignit les mains, son souffle s'accéléra, elle ouvrit la bouche… et s'effondra en larmes.

***

Durant la suite de son transfert, elle parla sans interruption. Le choc causé par le passage de la motrice avait brisé sa résistance. Mes notes témoignent d'un récit totalement décousu, auquel les lignes qui suivent tentent de restituer un semblant de cohérence.

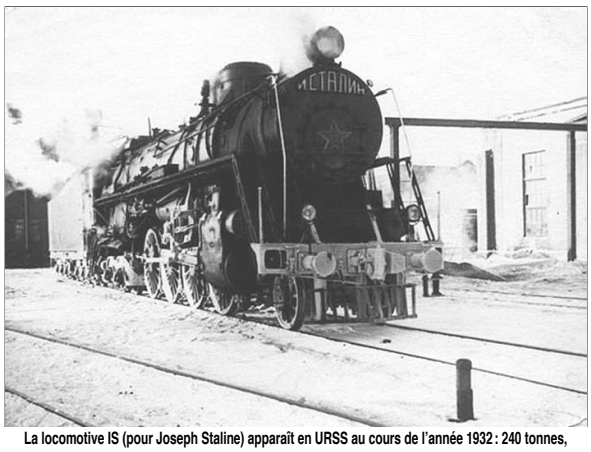
En révolte contre sa famille, Renata Steiner eut très tôt le désir de partir. Elle ne supportait plus la routine de la vie petite-bourgeoise, ses géraniums aux balcons, son rôti aux haricots tous les dimanches, l'infecte odeur de l'officine paternelle, qui imprégnait les cheveux et les vêtements. Elle voulut connaître la vie d'une grande ville, ce fut Zurich. Là elle rencontra quelques jeunes gens qui vivaient dans l'inconfort et l'héroïsme, loin des rôtis et de l'odeur du camphre. Elle les entendit parler d'un pays où la vie était meilleure, où les paysannes riaient en moissonnant, le pays de la jeunesse du monde.

– Quatre fois j'y suis allée. Partout j'ai rencontré des hommes et des femmes fiers et actifs, construisant leur avenir dans le dénuement, pas comme ici où il n'y a plus rien à faire. En Suisse, il ne se passe jamais rien, et personne n'aurait l'idée qu'il puisse un jour s'y passer quelque chose. À Moscou, on ne se couche pas de bonne heure sur un matelas d'économies, mais on se lève à l'aube pour construire un monde nouveau.

Elle avait rencontré là-bas un certain Boris, fonctionnaire des chemins de fer, ancien commissaire politique d'un train blindé en Ukraine, qui devint bientôt son amant et qu'elle retrouvait à chaque voyage. Il lui racontait l'épopée de ces convois interminables, frappés du marteau et de la faucille, qui se lançaient à l'assaut du continent, vers le pôle, vers les Montagnes Bleues, vers Vladivostok, la perle de l'Orient.

Le plus beau jour de leurs amours arriva lorsque Borya put enfin prendre les commandes d'une motrice IS, fleuron de l'industrie ferroviaire soviétique. Son panache blanc, ses belles bien huilées, sa puissance de traction sans égale les avaient fait rêver tous deux de longue date.

Renata Steiner, photographiée par l'identité judiciaire



La locomotive IS (pour Joseph Staline) apparaît en URSS au cours de l'année 1932 : 240 tonnes, quatre essieux moteurs, 145 km/h lorsque les rails tiennent le coup.

Le chemin de fer devint à la fois le but et le moyen de leur idylle. Contrainte par son visa touristique à s'en revenir vers l'Occident honni au bout de quelques semaines, elle repartait dès que possible pour l'Orient radieux. Et chaque fois qu'elle passait la frontière polonaise, lorsqu'elle entendait la mélodie du changement des essieux, rendu nécessaire par la disposition différente des rails soviétiques, une boule de chaleur envahissait son ventre, la fierté lui faisait redresser les épaules. Ce grand écartement était bien la marque de la supériorité du communisme et la preuve des réussites éclatantes du premier plan quinquennal. Et, puisque toutes les carrières s'ouvraient aux femmes dans le nouveau monde socialiste, elle s'imaginait alors, le visage couvert de suie, dans une salopette froissée, conduisant elle aussi, chaudière incandescente, des milliers de chevaux-vapeur à travers la Sibérie infinie.

***

Elle apprit le russe à Paris, vivant de maigres emplois de femme de ménage, répétitrice ou nurse, en bonne jeune fille suisse. Et le rêve s'était brisé lorsque l'ambassade soviétique lui avait refusé un nouveau visa. Plus de Borik, plus de locomotives. Lassé de ses requêtes perpétuelles, l'employé consulaire l'avait envoyée, après quelques hésitations, à l'Union pour le Rapatriement, rue de Buci, dans le Quartier Latin.

– Ce sont des Russes blancs qui comprennent leur erreur et veulent rentrer au pays. Ils sont sincèrement dévoués au prolétariat et à sa nouvelle patrie !

À l'UPR, elle avait rencontré certain Piotr Schwarzenberg. Cet ancien soldat de l'armée de Dénikine, qui regrettait amèrement ses péchés de jeunesse, écouta avec bienveillance son histoire, l'aida à rédiger en russe ses demandes réitérées au consulat, qui ne rencontrèrent pas plus de succès pour autant. Voyant en lui un loyal et bon camarade, la jeune Suissesse n'hésita pas à partager avec cet homme de douze ans son aîné une chambre à Belleville. Borinia ne répondait plus à ses lettres enflammées, Pétrouchka la consola. Il aimait beaucoup Renata, passionnément, et surtout son prénom qui, disait-il, signifiait vraiment quelque chose là-bas (1).

Après quelque temps, Pétik lui suggéra de rendre divers services à l'UPR. Cette participation au retour des fils égarés de la mère patrie soviétique accélérerait peut-être le traitement de son dossier. Elle imagina des traductions en français ou en allemand, des occupations de bureau. Ce fut le cas au début, puis rapidement elle avait dû suivre dans les rues de Paris différents personnages que Pétia lui indiquait et dont il recueillait ensuite minutieusement les faits et gestes. L'activité se limitait à une simple surveillance, il lui avait assuré qu'il ne leur serait fait aucun mal, même si ces ennemis du peuple soviétique avaient mérité cent fois la mort. Ces petites filatures, bien rétribuées, permettaient à l'Argovienne de financer ses cours de français et de russe.

Son récit devenait vague, les silences se multipliaient. Elle retrouvait son calme, bientôt elle allait cesser de parler. Je pris volontairement parmi les photos contenues dans mon dossier la plus brutale : le cadavre au torse déshabillé sur un drap de la morgue, les yeux fermés et la bouche ouverte, avec, bien visibles, les trous noirs des impacts de balles sur la poitrine.

– Reconnaissez-vous cet homme ?

– L'homme de l'hôtel Pajou ! cria-t-elle et le reste se perdit dans les larmes.

***

À l'automne 1936, Schwarzenberg avait pris la décision de partir combattre en Espagne dans les rangs gouvernementaux, sachant que cet engagement dans la bataille contre le fascisme lui permettrait de réaliser son vœu le plus cher. Il répétait sans cesse que le chemin de Moscou passait par Barcelone.

– Mon ami Piotr m'a dès lors présentée à un autre membre de l'Union, qui m'a fait faire la connaissance d'un troisième, et ainsi jusqu'à six fois de suite. Je n'ai jamais eu connaissance de leurs noms, seulement de leurs prénoms. Il me semble qu'ils étaient tous plus ou moins chauffeurs de taxi.

Sauf le dernier, François, qui était un commerçant apparemment aisé, mais sensible aux questions sociales. Leur première rencontre avait été fixée à l'intérieur du pavillon soviétique de l'Exposition universelle, face à l'abominable bâtisse des nazis (2). Il devait porter la dernière édition de *L'Intransigeant* sous le bras. Il fut facile de le repérer : tous les visiteurs du pavillon avaient *L'Humanité* ou *Ce Soir* à la main. Après quelques minutes de balade entre tracteurs et moissonneuses-batteuses, elle l'avait découvert, coïncidence étonnante, arrêté près d'une locomotive IS aux roues plus hautes que lui.

– Tout de suite, je me suis sentie sous le charme, c'était comme une attirance physique. Je me souviens qu'en passant avec lui devant une écrémeuse à manivelle pour kolkhoze de montagne, mes seins m'ont paru soudain plus lourds. Il était grand et distingué, parlait le russe parfaitement, mais plusieurs autres langues également. C'est lui qui m'a expliqué que je devrais apprendre à reconnaître cet homme, celui qui est mort à Pully : un trafiquant d'armes qui alimentait Franco. Petrouchka et les autres allaient succomber sous les balles vendues par cet immonde individu.

» François me l'a désigné discrètement une fois dans le hall d'un hôtel, rue Pajou, une autre fois au café Royal. Bien qu'il parût toujours sur ses gardes, l'homme n'a pas remarqué ma présence. Il ne fallait surtout pas que je le suive, d'autres s'en chargeaient. J'ai insisté sur le fait que je ne voulais faire de mal à personne : François m'a certifié une fois de plus qu'on n'exigerait jamais une telle chose de moi.

Quelques semaines après cette mise en train, Rossi lui avait demandé de partir pour Berne où elle devait s'installer à l'hôtel et louer une voiture.

– Vendredi dernier, je l'ai retrouvé au buffet de la gare. Il était en compagnie d'une femme que je ne connaissais pas, une vieille mocheté à lunettes, que j'ai prise d'abord pour un homme, pas du tout le genre de François. Elle ne cessait de se plaindre de tout et de rien, prétendait vouloir rentrer à Rome le plus vite possible. Tous les trois, nous sommes partis pour le Valais avec la Chevrolet. À Salvan, j'ai pris seule le train pour Finhaut, où je devais vérifier la présence du trafiquant. Samedi matin, suivant ses instructions, j'ai appelé François à l'hôtel de la Paix pour lui dire que j'avais vu l'homme monter dans le train avec femme et enfant. Il m'a alors donné rendez-vous dans l'après-midi à la gare de Lausanne.

Ainsi, formée à cela depuis plusieurs mois, elle n'avait servi qu'à localiser la cible des tueurs, ou plus exactement à confirmer cette localisation. Paris, Berne, Lausanne, Martigny, Chamonix : combien d'autres complices avaient bien pu participer à cette opération ? Son invraisemblable crédulité avait fait le reste. L'objectif une fois atteint, le dénommé Rossi avait envoyé Renata Steiner au diable, c'est-à-dire à Territet, où elle pouvait encore servir si le traquenard de Lausanne échouait.

Cette gourde n'avait plus rien fait d'autre qu'attendre un signe de son cornac, passant ses soirées à appeler les hôtels où le beau François avait passé et ses journées sur les quais, à regarder passer les trains.

– Finalement, mardi à cinq heures, je suis sortie de la marquise et j'ai quitté la gare de Territet avec la résolution de retrouver la voiture que j'avais louée à Berne… Je ne sais plus tellement où j'en suis… vous savez quoi ?

– Dites toujours…

– Je crois bien que j'ai un peu déraillé.

(à suivre)

(1) Renata, *Revolutsii nachi troudovaïa armia* «L'armée laborieuse de notre révolution» est un de ces acronymes qui servirent de prénoms au début de l'ère soviétique, tout comme Dazdraperma, *Da zdravstvouïet pervoïe maïa*, «Vive le 1er Mai». *(N. d.T.)*

(2) L'«Exposition internationale des arts et techniques dans la vie moderne» s'est déroulée de mai à novembre 1937 entre le Trocadéro et le Champ de Mars. Les architectes et sculpteurs des régimes totalitaires y rivalisèrent d'audace : l'aigle sur la croix gammée surveillait de haut l'envol de l'ouvrier et de la paysanne. *(N. d.T.)*